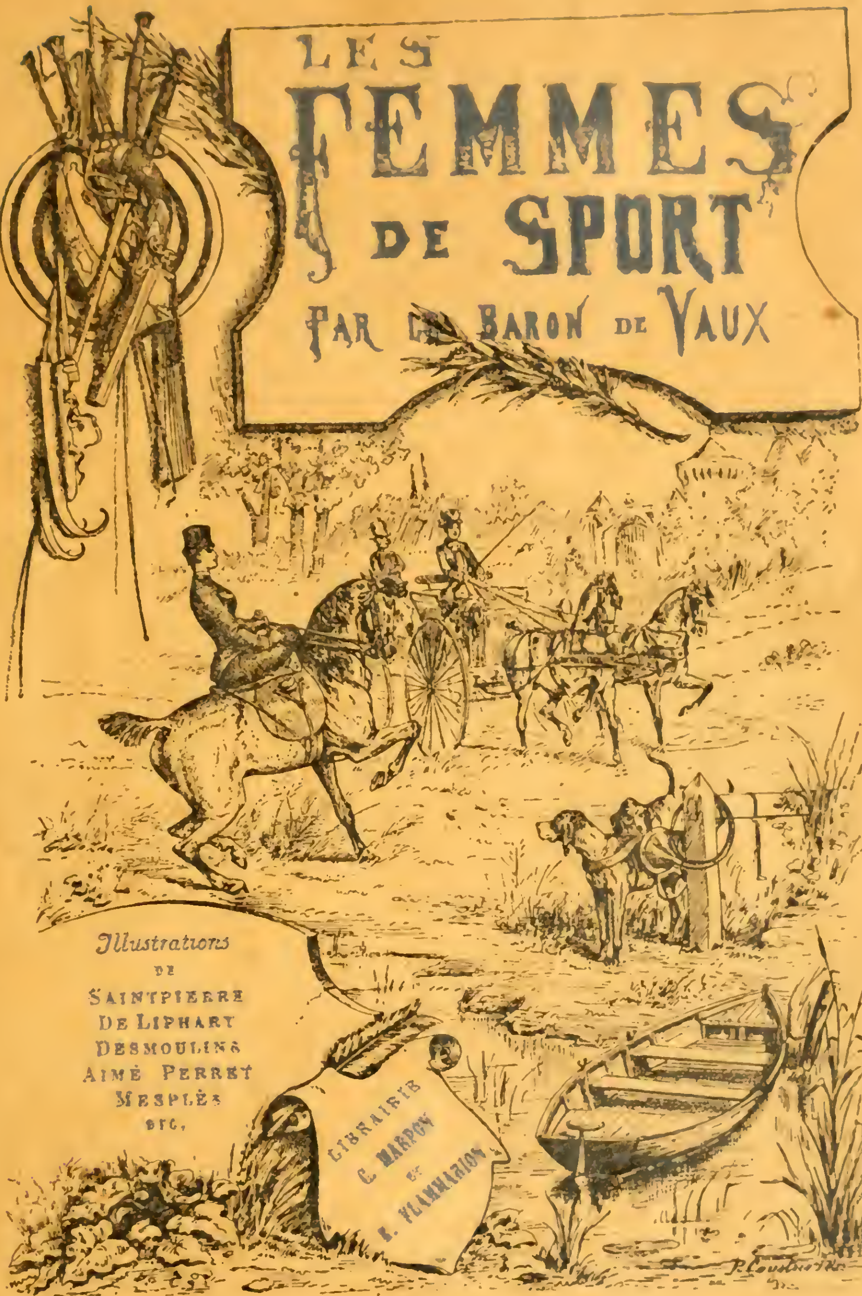


Oliver Belmont.

PREFACE PAR ARSENE HOUSSAYE



LETTRE DE CATULLE MENDÈS

LES

FEMMES DE SPORT

Cet ouvrage a été tiré à 500 exemplaires tous numérotés.

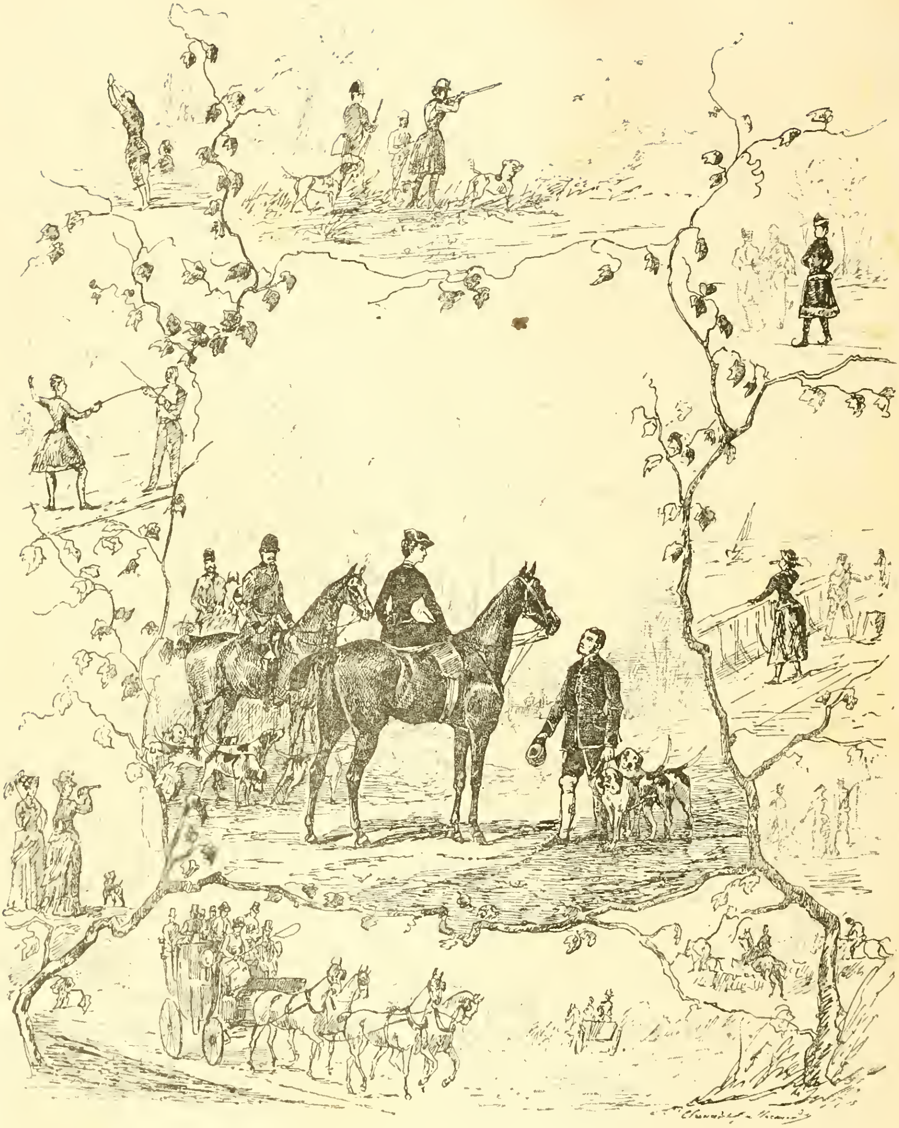
N°s 1 à 10. . . . . Exemplaires sur *papier de Chine.*
Avec la double suite de gravures tirées en noir et en bistre.

N°s 11 à 35. . . . . Exemplaires sur *papier du Japon.*
Avec la double suite de gravures tirées en noir et en bistre.

N°s 36 à 500. . . . . Exemplaires sur *papier de Hollande.*

Exemplaire N°..............

PARIS. — IMPRIMERIE C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.



BARON DE VAUX

LES

FEMMES DE SPORT

PRÉFACE

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE

AVEC

[illegible]



PARIS

C. MARPON ET E. FLAMMARION

ÉDITEURS

26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

[illegible]

BACHAUMONT

L'auteur des Femmes du Monde.

A vous

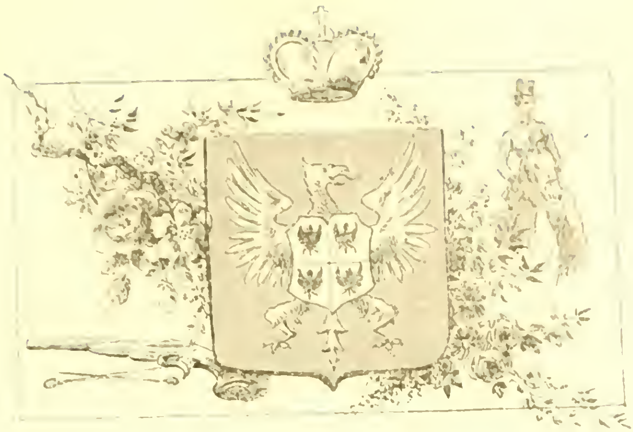
l'honneur des Femmes de Sport

puisque

vous m'en avez donné l'idée.

Bon de Vaux





AU BARON DE VAUX

LA VAILLANCE DES FEMMES

Il faudrait écrire cette préface à la pointe de l'épée, sur la crinière flambante d'un cheval, dans le steeple-chase d'une chasse à courre ou sur les vagues de l'Océan quand nagent les grandes dames. Qu'est-ce que la plume vient faire ici?

Et qui donc sera bien venu à nous parler du temps fabuleux des amazones et du temps chevaleresque des tournois? Jamais la France n'a donné

mieux qu'aujourd'hui le spectacle de la vaillance dans la guerre comme dans le plaisir, — on pourrait dire aussi dans la poésie et dans la science, quand on voit marcher droits, tête fière et lumineuse, Chevreul, qui va avoir cent ans et Victor Hugo qui a plus de quatre fois vingt ans. Les sportistes peuvent lui opposer Mackensie-Greaves, le plus parfait des cavaliers, qui monte à cheval depuis toujours, et qui mourra à cheval.

Le cirque Molier, où toute la belle jeunesse contemporaine a jouté, n'a-t-il pas prouvé qu'il y avait aujourd'hui en France, comme autrefois en Grèce, des gymnases pour donner au corps la souplesse et la grâce à travers toutes les hardiesses périlleuses, comme il y a des sorbonnes et des collèges de France pour aviver les forces de l'esprit !

Ceux qui accusent les générations présentes de s'endormir dans le sybaritisme n'ont jamais été sur un champ de course, n'ont jamais tenté les périls de la mer dans un yacht de risque-tout, n'ont jamais valsé dans un salon du monde où l'on s'amuse, n'ont jamais hanté les salles d'armes, et n'ont jamais accepté comme une partie de campagne un duel où la mort était du voyage. Il y a là beaucoup de fils et de filles de ceux qu'on guillotinait naguère dans l'aveuglement

des révolutions, une rose à la main et un sourire sur les lèvres.

Messieurs les bourgeois raillent agréablement les gens de la haute vie. Ils ne savent pas que c'est là que règne en toute souveraineté ce caractère français qui est le patrimoine de notre race et qui défie tous les hasards.

Vienne la guerre : vous les verrez à l'avant-garde des armées, tous ceux qui se risquent à l'avant-garde du plaisir. Vous les verrez courir les ambulances, toutes ces femmes qui font pleurer le cerf aux abois, qui conduisent si légèrement leur phaéton, qui bravent les vagues pour nager comme des dauphins. Elles se feraient plutôt vivandières que de pas être pour un peu dans la bataille.

Et quelle ardeur généreuse, mais discrète, dans l'art de faire le bien !

N'imaginez pas que toutes ces gaillardes-là se lèvent à midi. Que j'en ai vu qui se levaient avec l'aurore pour courir les chemins de la misère, pour frapper à la porte des femmes qui se désespèrent et des enfants qui pleurent dans leur berceau ! Il n'y a pas de sœurs de charité plus douces au pauvre monde ; elles couronnent ainsi leur vie mondaine tout en effaçant les heures de tentation et de folie. Que celles qui n'ont pas aimé

— ni valsé — ni entrevu les abîmes, leur jettent la première pierre.

Que de chemin parcouru depuis la *Croix de Berny!* On n'y montrait pas alors des mails comme ceux du duc de Bisaccia, du comte de Camondo, du comte Potocki, du duc de Morny, qui emportaient au dernier steeple d'Antony tant de généreuses ardeurs, tant d'entrain endiablé, tant de raisonnables folies, — car si les enfants prodigues de 1884 jettent l'or par la fenêtre, c'est qu'il revient tout seul à la maison, tantôt parce que la fortune n'est pas aveugle, tantôt parce que les mariages redorent les blasons.

On a dit souvent que la France et l'Angleterre, comme deux chiens de faïence qui se regardent par-dessus l'Océan, étaient nées ennemies; il y a pourtant un champ de batailles où elles fraternisent; c'est le champ de courses. Les deux ambassadeurs qu'il fallait nommer naguère pour rapprocher les deux nations, c'était lord Seymour et le comte de Lagrange. Je les ai bien connus — à pied et à cheval. Eh bien, je réponds que ces deux gentlemen eussent fait de la bonne besogne, à l'inverse de tant d'ambassadeurs qui ne venaient en France ou qui n'allaient à Londres que pour traverser le détroit. On

parle de tunnel sous-marin : le pur sang sera toujours le vrai hippocampe qui abordera les deux rives.

Messieurs les Anglais, qui pourraient venir à notre école pour peindre et sculpter des chevaux, nous donnent des leçons pour les élever. Mais si à Paris il y a encore des salons où l'on parle d'art et de galanterie, en Angleterre il n'y a que des salons où l'on parle de chevaux. Demain, on servira le thé à l'écurie.

Aussi le mot de Louis XV sera-t-il toujours vrai : La Tour peignait au pastel Mme de Pompadour. Le roi survient dans le petit salon de la marquise; il était chez lui, parce qu'il était chez elle. La Tour avait passé quelque temps à Londres, tout émerveillé des mœurs britanniques, croyant que c'était le pays de la libre pensée, car La Tour se piquait de philosophie. Le voilà qui se met à parler à tort et à travers des beautés de l'Angleterre. « Et qui donc vous a tant charmé là-bas? lui demanda le roi.

— Sire, j'y ai appris à penser.

— Des chevaux! » répondit Louis XV impatienté.

Mme de Pompadour ne manqua pas de dire tout bas à La Tour :

« La Tour, prends garde! »

Ceci prouve que depuis bien longtemps le cheval est en honneur en Angleterre. Je crois volontiers que le cheval-consul de Caligula venait de la Grande-Bretagne ou qu'il y est allé mourir, comme consul, à la tête des légions romaines. *Cave ne cadas !*

On comprend sa vie aujourd'hui mieux que jamais. Les Grecs trempaient les Achilles futurs dans le Styx. Nous trempons nos enfants dans les forces vives de la nature pour faire des Achilles et des Clorindes — des hommes et des femmes !

Mon père nous jetait à six ans, garçons et filles, sur un cheval arabe, qui nous apprenait à n'avoir peur de rien, aussi n'ai-je jamais eu peur ni des choses ni des hommes — ni des femmes.

Au temps de la chevalerie, les hommes étaient les seuls combattants, dans les tournois comme devant les cours d'amour. Les femmes se réservaient le droit de juger et elles jetaient aux vainqueurs la fleur du triomphe. Mais les femmes vaillantes de notre temps ne veulent pas rester en quenouille. Omphale n'enchaînera plus Hercule à ses pieds; elle lui donnera plutôt des leçons d'adresse et d'audace. Voyez toutes ces beautés parisiennes qui affrontent les fatigues des luttes

sportives : elles sont loin des marquises de la Régence qui s'ennuyaient sur le sopha de leur boudoir. Quand l'heure est venue, elles ont autant d'esprit que leurs grand'mères; en voulant être fortes, elles n'ont pas renoncé à leur héritage de grâce; mais il semble que la vie moderne les ait entraînées comme nous-mêmes; à travers les souvenirs de l'ancien monde, elles ont senti passer le souffle altier. S'attendait-on, au temps du décaméron du second Empire, à voir bientôt Mme la duchesse de Chartres nager comme lord Byron, Mme la duchesse d'Uzès sonner l'hallali, la princesse de Metternich et la vicomtesse de Gilly être sans *rivaux*, l'une à la chasse au tir, l'autre au tir à l'arc, la baronne de Vimont croiser le fer avec les plus braves, la baronne de Rothschild conduire un yacht audacieux à travers toutes les surprises des flots? Je ne parle pas de nos belles amazones : sans aller jusqu'à l'impératrice d'Autriche, la comtesse Potocka, la marquise Hervey Saint-Denis, Mme Bischoffsheim, la baronne Rothwillers qui font le tour du lac et qui feraient le tour du monde comme des gazelles lancées à fond de train au bord des abîmes. Et le tir au pistolet! et le patinage! et le steeple-chase des passions, un autre abîme où elles ne tombent pas tout en le

côtoyant! Mais pour parler de tout, il ne suffit pas d'une préface, il faut un livre. Ce livre est fait et bien fait.

Mon ami le baron de Vaux, familier à toutes les vaillantises du corps comme à celles de l'esprit, est venu à point pour se faire l'historiographe du sport dans toutes ses métamorphoses. Qui donc pourrait mieux dire sur les courses, sur la chasse, sur la natation, sur le duel : toutes les pages de la haute vie !

Je ne viens pas ici, par ce mot de haute vie, exalter une caste, puisque tout le monde peut être élu dans la haute vie. En effet, si c'est une aristocratie, on n'y demande pas de parchemins. C'est un tort de croire que c'est là le privilège de quelques-uns, quand c'est l'école de tous, comme les bataillons scolaires. Dans cette science du *savoir-vivre*, est-ce que Feuillant, de Péne, Jollivet, Scholl, Carolus Duran, Michel Ephrussi n'y font pas aussi bonne figure que ceux qui portent une couronne de duc ou de marquis? Aujourd'hui qu'on ne se croise plus les bras, les Croisades ont fait leur temps. Si j'étais M. Prudhomme je ne manquerais pas de dire que chacun est fils de ses œuvres.

Que l'on soit prince ou que l'on soit — électeur, — pourvu que l'on sache tenir d'une main

un fleuret et de l'autre une cravache, on est chevalier. Je ne parle pas de la plume, du pinceau, de l'ébauchoir, qui ont été en tout temps des armes de noblesse, comme aussi le compas de de Lesseps et le creuset de Pasteur.

Arsène HOUSSAYE.

Château de Parisis, 16 septembre.
Après la chasse.

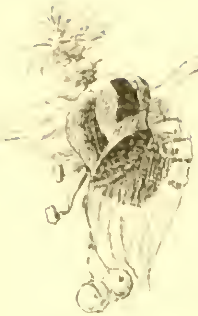




LETTRE

DE

CATULLE MENDÈS



LETTRE

DE

CATULLE MENDÈS



Mon cher baron,

Votre livre a raison, et tout ce qu'on pourrait dire contre lui ne ferait que blanchir puisqu'il est amusant, vivant, curieusement moderne.

Cependant, si j'étais à votre place, je ne serais peut-être pas sans m'adresser quelques reproches.

Elles sont trop séduisantes, vos hardies sportswomen, celles qui tirent l'épée, celles qui tirent le pistolet, celles qui passent au galop de la cavalcade, correctes, froides, irréprochables, dans le nuage des crinières échevelées! Quelle

est la parisienne qui, après avoir lu votre livre, — toutes les parisiennes le liront, et j'en dis autant des provinciales, — ne souhaitera pas, elle aussi, de fourrer sa mignonne menotte sous la peau du crispin, ou de loger douze balles dans le trou d'une seule, ou de dompter, très calme, sans un frison qui bouge, la sauvagerie d'un jeune cheval?

Les Grecs défendaient aux femmes, sous peine de mort! d'assister aux Jeux Olympiques; on a cru qu'émus de jalousie, ils ne voulaient point laisser voir à leurs compagnes la nudité des énormes athlètes ou celles des gracieux éphèbes; non, la jalousie, ni le désir d'épargner des rougeurs aux joues féminines, n'étaient pour rien dans cette interdiction; ils agissaient simplement en gens pleins de prudence, craignant que la vue des pugilats, des luttes et des courses n'inspirât aux femmes une émulation fâcheuse, ne se souciant pas de retrouver au logis, au lieu de l'épouse qui file la laine et jonche de violettes le lit conjugal, une souleveuse de poids ointe d'huile et suant sous l'effort, une lutteuse qui se piète, les poings en avant.

Vous êtes moins circonspect que ces Grecs; vous ne redoutez pas d'inviter les femmes aux divertissements virils, vous conviez leur grâce à rivaliser notre force; de sorte que, si, l'an prochain, les plus délicates mondaines ont

définitivement renoncé à manier les chiffons de soie et de dentelle, si, dédaignant les boudoirs, elles ne se trouvent plus à l'aise que dans les salles d'armes et dans les écuries, si, au moment où nous tombons à genoux, elles se bornent, elles, à tomber en garde, — ce sera de votre faute!

Et qui peut prévoir jusqu'où s'émancipera la virilisation de la femme? Quels remords ce serait pour vous, mon cher confrère, si, à force de faire des armes et de lutter avec des chevaux fous, à force de masculer leurs corps et leurs cœurs aussi, les parisiennes de 1885, ou de 1886, se rendaient pareilles à cette extraordinaire comédienne de Marseille, dont Théophile Gautier a immortalisé le nom, à cette enragée Maupin, toujours vêtue en homme, toujours le défi aux lèvres, — à moins qu'elle n'y eût le baiser, — toujours l'épée hors du fourreau, qui, dans la même soirée, pendant un bal, enleva deux belles demoiselles et tua en duel trois jaloux, entre les deux enlèvements? Je vous laisse à penser la piteuse mine que feraient les hommes auprès des rares amoureuses ayant gardé les mignardises de leur sexe, s'il leur fallait entrer en lutte avec d'étranges rivaux, non moins hommes, et plus jolis.

Je trouve un autre sujet d'inquiétude dans cette adap-

tation de la délicatesse féminine aux plus masculins exercices.

La femme, naguère, — frêle et se sentant si précieuse dans sa fragilité, — s'avouait à elle-même son besoin d'être défendue; pour n'être rudoyée ni par les êtres ni par les choses, elle venait, souriante et câline, se mettre à l'abri dans notre amour; et il y avait entre elle et nous cet adorable échange de toute la joie que nous accordait sa faiblesse contre la sécurité que lui donnait notre force.

Mais une sportswoman ne connaît pas la nécessité d'être protégée! Pour tirer vengeance d'une insulte, elle n'a que faire d'y être aidée. Et pourquoi se résoudrait-elle à un mari ou à un compagnon moins légitime, lorsqu'elle peut elle-même se rendre redoutable aux plus téméraires? Hélas! tristes hommes, inutiles désormais. L'habitude du duel fera perdre aux femmes l'habitude du duo.

Plaise aux dieux cléments que les choses n'en viennent point là; et le remords d'avoir supprimé l'amour puisse-t-il vous être épargné, mon cher baron! Il est possible, après tout, que malgré la gymnastique, l'escrime, l'équitation et les autres sports, nos amies ne renoncent pas d'une façon définitive au baiser, ni au sourire. Vous savez ce qu'on raconte de la farouche Penthésilée, reine des Amazones?

je vous en dirai l'histoire en vers, une langue où je suis un peu moins maladroit qu'en prose.

La reine au cœur viril a quitté les cieux froids
De la Scythie.
Avec ses sœurs vierges comme elle,
Elle gagne la plaine où la bataille mêle
Les courages sanglants et les blêmes effrois.
Qu'une autre en son logis file les lentes laines!
Elle, un désir la mord, indocile aux retards,
De vaincre le plus fort, le plus beau des Hellènes,
Achille! Et son cheval bondit les crins épars,
Et l'emporte vers la mêlée,
Et le cri de Penthésilée
S'ajoute au bruit montant des armes et des chars!

« Achille! Achille! Achille! ô héros! voici l'heure
Où ton sang coulera comme un ruisseau vermeil!
Tout plein d'un songe horrible, et fuyant le sommeil,
Ton père aux cheveux gris hurle dans sa demeure!

Tu fus comme un lion dans une bergerie;
Tu fus comme un vent noir dans un bois de roseaux;
Que de rois, ô guerrier! mangés par les oiseaux
Sur un sol qui n'est pas celui de la patrie!

Quand sur tes bras charmants, noirs d'un sang épaissi,
Roulaient les boucles d'or de ton casque échappées!
Les festins te plaisaient après les chocs d'épée;
Tu domptais, jeune dieu! les cœurs de vierge aussi,

Mais frémis à ton tour! Le glaive enfin se dresse
Qui percera ton sein comme un sein d'enfant nu;
Car l'amazone vient qui n'a jamais connu
La peur ni la tendresse!»

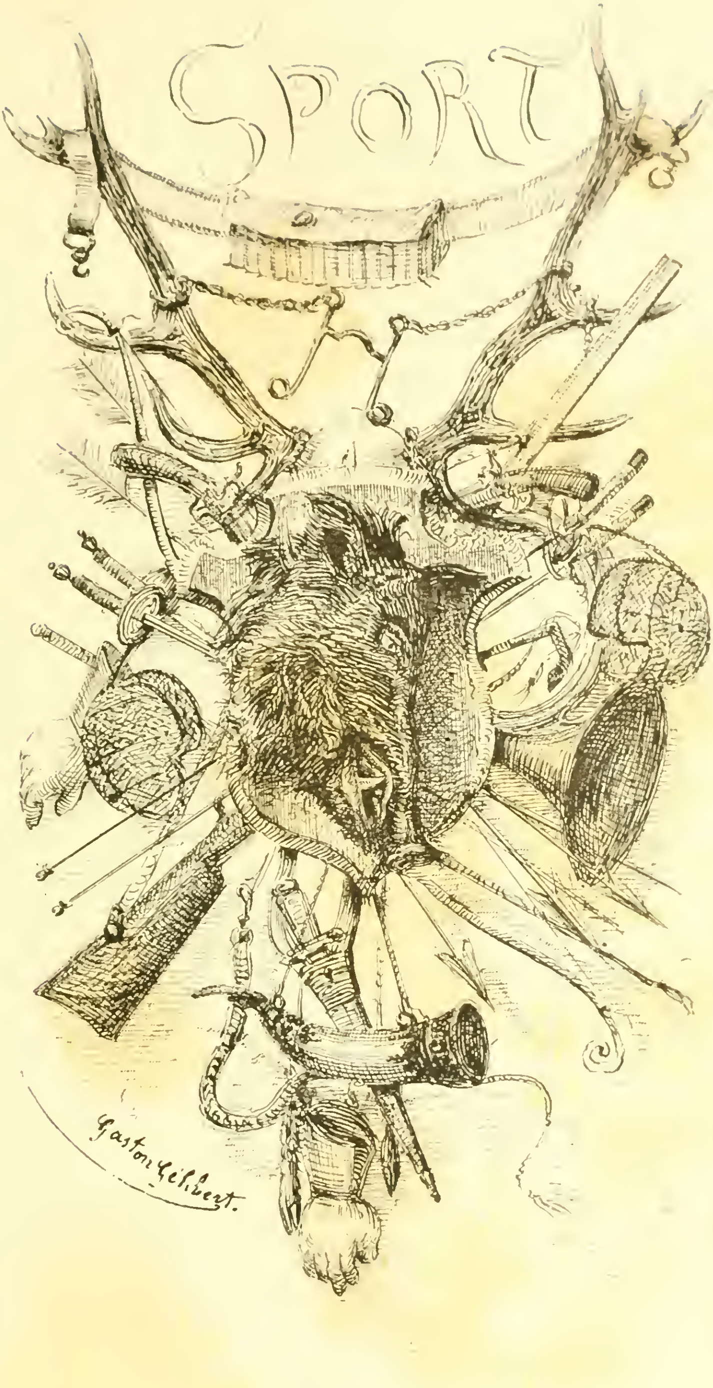
Telle, en sa course, hélas! qui n'eut point de retour,
Par-dessus les fracas criait la vierge fière.
Elle ne savait pas qu'avant la fin du jour,
Mourante, elle mordrait la sanglante poussière,
En jetant au vainqueur beau comme une guerrière
Un regard moins chargé de haine que d'amour!

Ainsi, même après le brutal triomphe, l'homme peut espérer que la femme lui sera douce, du regard et des lèvres! C'est la grâce que je vous souhaite, mon cher baron, dans vos assauts avec les belles sportswomen dont vous avez écrit l'histoire et qui ne sont pas, grâce au ciel, plus amazones qu'il ne convient.

Bien à vous.

CATULLE MENDÈS.

Paris, 26 septembre 1884.


SPORT
Gaston Gélibert.

LES

FEMMES DE SPORT



LES FEMMES DE SPORT



Sous l'influence des mœurs anglaises, depuis un quart de siècle, en France, les conditions d'existence de la femme subissent d'importantes modifications et le sport, avec tous les développements qu'il comporte, fait partie intégrante de la vie de nos mondaines. Autrefois, la danse et par exception l'équitation, constituaient les seuls exercices du corps inscrits au programme

de l'éducation féminine. Il n'était même pas de bon ton, pour une femme de se livrer à la pratique du sport. La marquise d'Aylesbury conduisant elle-même son *duke* aux Champs-Élysées révolutionnait les passants et le pistolet de la duchesse de Montpensier, faisant son carton aux côtés de son mari, effarait la sainte reine Marie-Amélie et les dames de la cour de Louis-Philippe. Il ne fallait rien moins que le respect attaché à la personne de la duchesse d'Angoulême pour que le faubourg Saint-Germain lui pardonnât de faire chaque soir sa partie de billard à Goritz ou à Froshdorff et la natation semblait chez le sexe faible un trait de hardiesse que désapprouvaient les familles à principes.

Aujourd'hui que tout cela est changé! La gymnastique et tout ce qui se rattache au sport aquatique ou terrestre a droit d'entrée dans les maisons les plus sévères. Les courses, les concours hippiques ont développé pour la femme le goût du cheval; la dernière guerre l'a accoutumée à l'odeur de la poudre, tant et si bien, qu'elle fait à présent le coup de fusil contre les lièvres et les lapins à rendre des cartouches aux hommes; enfin, l'extension croissante de l'art de l'escrime,

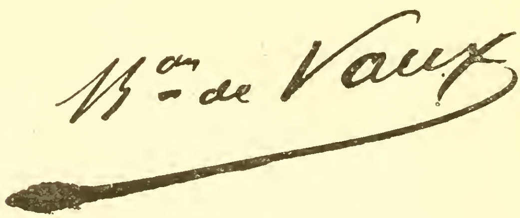
sa présence aux assauts d'armes lui a donné à son tour l'envie de manier le fleuret. *Isabelle* commence à jouer avec le fleuret de *Dorante*, par plaisir de tuer le temps avec lui, et, un beau matin, finit par le boutonner sans crier gare.

C'est ce changement chez la femme de nos jours qu'il m'a paru intéressant de mettre en relief dans une suite de portraits contemporains incarnant chacun quelque type spécial de femme de sport : ici, une femme d'épée avec la comtesse de Salles, là une femme de cheval avec la duchesse de Fitz-James; sur cette page un fusil émérite avec la princesse de Metternich sur cette autre une véritable naïade avec la duchesse de Chartres. En parcourant la galerie que j'inaugure aujourd'hui il n'y aura pas qu'une vaine curiosité de satisfaite, les filles d'Ève y trouveront un encouragement partant de haut à prendre les habitudes sportives et à réagir ainsi contre l'étiolement auquel les voue l'atmosphère des salons. Toute femme ne peut pas monter à cheval et courre le cerf à Chantilly ou à Rambouillet, mais il n'en est guère qui ne puisse se donner le luxe d'un coup de fusil — fût-ce contre les moineaux de son jardin.

Il n'est pas douteux ensuite que les exercices

du corps n'aient sur notre société française l'influence fortifiante qu'ils ont eue sur la société anglaise. Grâce à eux, la classe supérieure refera son sang appauvri et offrira au monde d'autres spécimens que les gandins rachitiques et les cocodettes efflanquées qui la distinguaient jusqu'ici. Le service militaire étant obligatoire pour tous, il est de rigueur que les femmes du *highlife* se mettent à la hauteur de leur mission de mères de défenseurs de la patrie.

Si cet album à l'encre rose aide à ce résultat, il aura bien mérité de la morale, — cette fameuse morale qu'il ne faut pas placer seulement au fond de toutes les fables mais aussi de tous les livres.



Château de Beauvois, 3 septembre.

SON ALTESSE

MADAME

LA DUCHESSE DE CHARTRES





LA DUCHESSE DE CHARTRES



AVEC S. A. Mme la duchesse de Chartres, nous entrons dans le domaine d'Amphitrite, comme aurait dit, au siècle dernier, quelque poète galant de la cour de son aïeul, le Régent. Fille d'un marin, le prince de Joinville, la duchesse témoigne, en effet, que bon sang ne sait mentir et a hérité des goûts nautiques de son père : la natation est son sport de prédilection.

Françoise-Marie-Amélie d'Orléans avait quatre ans

quand la Révolution de 1848 força le prince et la princesse de Joinville, sœur de l'empereur du Brésil, à émigrer en Angleterre, cette terre par excellence de tous les exercices du corps et où les femmes reçoivent, sur ce point, une éducation bien plus complète que chez nous. C'est dans les eaux anglaises, tantôt à Kingston-sur-la-Tamise, tantôt à York-House ou dans les flots de la Manche, que la princesse tira ses premières coupes, en compagnie de son frère, d'un an seulement plus jeune qu'elle, le duc de Penthièvre, un marin de race, lui aussi, et de bonne trempe, je vous assure. Son premier professeur fut le prince de Joinville et il a fait en elle une élève dont il peut être fier.

Si vous voulez en juger, vous n'avez qu'à vous rendre pendant la saison des bains de mer à Dieppe où chaque année, depuis que son mari a été colonel au 5ᵉ chasseurs, à Rouen, la duchesse vient se livrer à ses ébats aquatiques. Elle réside alors dans une petite maison de la rue Aguado, en bordure de la plage, et la mer n'a pas de visiteuse plus assidue et plus intrépide qu'elle. Accompagnée de son grand braque noir, la duchesse, vêtue d'un costume de bains d'une extrême simplicité, se livre à son plaisir favori, confondue avec les autres baigneuses de la

plage et laissant sa grandeur sur le rivage le plus aimablement du monde. C'est là qu'elle se fait à son tour le professeur de natation de ses deux plus jeunes enfants, la princesse Marguerite et le prince Jean, et il faut voir les jeux, les courses, les passades de cette mère charmante et de ses bébés adorés.

Comme le dit le doyen des maîtres baigneurs de Dieppe, la duchesse nage « en artiste. » Elle a la science et elle a le style. Douée d'une force musculaire très grande, elle est insensible à la fatigue et son intrépidité se joue des vagues même les plus mugissantes. Le gros temps, au contraire, est pour elle un attrait de plus et sa hardiesse se plait à dompter la mauvaise humeur des flots. Ainsi les bons cavaliers aiment mieux monter un cheval un peu ombrageux qu'une bête trop docile ou trop bien dressée.

A la pratique de ce sport hygiénique par excellence, la princesse a gagné une santé de fer et les épreuves cinq fois répétées de la maternité ont passé sur elle sans effleurer la sveltesse de sa taille, les formes suprêmement aristocratiques et juvéniles de sa stature. Sous la monarchie de Juillet, le pied de la princesse Clémentine était justement célèbre parmi

les cours de l'Europe : la pantoufle de Cendrillon eut été une savate trop large pour ce pied sans rival. Aujourd'hui, ce sont les bras de la duchesse de Chartres dont la maison d'Orléans peut s'enorgueillir auprès des autres familles souveraines. Je les recommande à quelque sculpteur en quête d'un modèle accompli. La duchesse a retrouvé les bras de la Vénus de Milo et ceux-là sont en chair et en os, ce qui vaut encore mieux que les plus beaux marbres du monde.

Du caractère le plus avenant et le plus aimable, ayant toujours une bonne parole aux lèvres et la main prête à rendre un service, la duchesse est avant tout une femme d'intérieur, préférant la simplicité de son foyer, le soin de ses enfants, au bruit et au mouvement du monde, à tout l'éclat des fêtes. De son père, elle ne tient pas que les goûts nautiques dont je viens de parler, elle possède aussi un sentiment artistique très prononcé. Comme lui, elle dessine et peint d'une façon remarquable et les divers séjours des princes d'Orléans sont embellis d'œuvres de sa main qui présentent une réelle valeur.

La duchesse ne se contente pas de la natation, en matière de sport. Elle monte également à cheval en

écuyère consommée et les heureux élus des *rallye-papers* que le duc de Chartres offrait, à l'époque de son commandement, au monde militaire et à la haute société de Normandie ont pu apprécier sur ce point ses mérites. Mais, malgré tout, la natation reste son passe-temps favori et si le duc d'Aumale qui, renouvelant la mode des portraits allégoriques du grand siècle, a fait peindre à Chantilly le duc de Chartres en saint Hubert, voulait donner un digne pendant à cette toile, c'est en fée des eaux qu'il devrait faire représenter sa sympathique et charmante nièce.



LA DUCHESSE DE BISACCIA



LA DUCHESSE
LA ROCHEFOUCAULD DE BISACCIA

La duchesse de Bisaccia a été comblée de tous les biens de ce monde : Naissance illustre (elle est fille du prince de Ligne, d'Amblise et d'Epinay, qui faillit être roi, en 1831, et de la princesse Hedwige Lubomirska), fortune immense ; — les Ligne possèdent des terres en Galicie, en Autriche, en Belgique, en France, et les richesses des La Rochefoucauld sont à la même hauteur, — beauté, bonté, gaieté, jeunesse éternelle de cœur. Mère heureuse, ayant pour mari un gentilhomme de noblesse carlovingienne et d'une haute valeur morale et intellectuelle, aucune des joies terrestres n'a

manqué à « la duchesse Marie », comme l'appellent ses amies intimes. Car pour celles-ci mêmes, c'est une *Duchesse.*

Une duchesse d'une grâce accueillante, d'une bienveillance proverbiale, d'une aménité parfaite, toutes qualités qui rehaussent singulièrement les situations exceptionnelles, le rang élevé. Aussi est-elle aimée, attire-t-elle une foule de sympathies à son mari, celle qui ne met aucune différence dans la réception qu'elle fait à une princesse du sang ou à une simple bourgeoise. En cela, elle est bien la digne fille du vieux prince de Ligne, qui découvrait sa tête blanche devant toutes les femmes de la terre de Belœil, que ce fût une fille de basse-cour ou la princesse de Ligne.

La charité de Mme de Bisaccia doit être citée, bien que toute notre aristocratie française soit réputée pour sa bienfaisance. Mais aucune demande n'a jamais été repoussée par la duchesse. Elle plonge d'une main inlassable dans une caisse inépuisable, pour soulager toutes les misères ; elle prodigue non seulement son argent, mais encore sa personne, acceptant toutes les charges qui découlent du patronage d'œuvres de charité et, cela, en dehors des œuvres particulières de la maison de La Rochefoucauld. —

Cette sorte de passion pour le bien ne l'empêche pas d'être mondaine, comme l'exigent aussi son rang et sa fortune. Les fêtes qu'elle donne, sont sans rivales. Elle ne manque jamais les courses ; elle a sa loge à l'Opéra et à la Comédie-Française. Ses toilettes font événement, car elles sont mises hors pairs par ses joyaux de famille et ses points héréditaires, et elle est vraiment faite pour porter le brocart et la grande parure.

La duchesse est en plein été de la vie. Sa belle chevelure brune va bien à son visage aux traits nettement dessinés et dont le profil est bourbonnien. Son regard est d'une grande douceur et aussi son beau sourire. Elle a un rire d'enfant, un rire de femme heureuse, qui sait apprécier tous ses bonheurs, et voir la vie sous les beaux côtés, qu'elle a revêtus pour elle. Ses manières sont exquises, on ne peut s'en étonner, et sa franchise indique la pureté de sa vie. Ses cinq enfants, qui lui forment une couronne maternelle, dont elle est plus fière que de sa couronne à pointes, la quittent le moins possible. S'ils s'éloignent un instant, elle veut les trouver dans les charmants portraits qu'on a faits d'eux, et qui sont placés au plus près d'elle, dans des cadres de perles fines. Son fils aîné a déjà un renom d'élé-

gance. Elle se pare, avec fierté de Mlle Elisabeth de La Rochefoucauld, qui a déjà été la reine des bals blancs. Il faut la voir, dans la *nursery*, gâtant sa petite Hedwige et Armand, *le baby*, ou bien, il faut la suivre dans l'allée des Poteaux, où elle couvre, d'un regard d'amour, le petit comte Edouard, monté sur un poney, merveille de sélection d'outre-Manche.

Le duc et la duchesse ont laissé, dans les Trois-Royaumes, d'impérissables souvenirs. Ils y représentèrent la France, en 1874, avec un éclat, une magnificence incomparable. Aucun sacrifice ne leur coûte. Ce fut comme le faste de Louis XIV à Albert-Gate, et l'Angleterre fut éblouie. Aussi, quand le duc donna sa démission d'ambassadeur, le prince de Galles — qui avait déjà été son hôte, dans le cottage loué pour les courses d'Ascott — voulut-il témoigner de sa sympathie et de celle des sujets de la reine, pour les anciens représentants de la France, en leur faisant une visite dans leur pays.

C'est à Eclimont, en Eure-et-Loir, le domaine préféré, que fut reçu le futur empereur des Indes. Le prince eut à sa disposition des voitures à quatre chevaux. On donna une chasse à courre en son honneur ; il y eut promenade en forêt, lunch sous des

tentes de soie au blason des La Rochefoucauld et aux armes d'Angleterre. On dîna en musique et, le soir, le parc fut illuminé à la lumière électrique. — Le duc et la duchesse font aussi des séjours dans l'ancienne propriété de Châteaubriant, devenue leur, à la Vallée-aux-Loups et au vieux château ancestral de Bonnétable, en Sarthe.

Les équipages de Mme de Bisaccia sont en parfaite harmonie avec son magnifique train de vie. Je ne vois que ses livrées qui puissent rivaliser avec les splendides livrées, rouges et surdorées, de la princesse de Sagan.

Aussi, après les princesses d'Orléans, Mme de Bisaccia est-elle la première dame de France.



LA BARONNE ROTHWILLER

2





LA BARONNE ROTHWILLER

On voit dans la plupart des contes de Fées, une entité qui, sous la forme d'une femme, frêle et belle comme le jour, asservit, au moyen d'une baguette magique, un monstre farouche et redoutable.

Nous assistons, chaque matin, dans l'allée des Poteaux, à de semblables féeries, où l'on voit la reine de ces belles magiciennes, la baronne Rothwiller, une fanatique de sport, ne descendant guère de cheval que pour monter sur son phaéton. Elle mène, d'ailleurs, l'un comme l'autre avec une *maëstria* qui fait l'admiration des habitués du Bois. La communauté des goûts, une sympathie très vive,

pour l'incomparable talent de l'artiste, ont rapproché la baronne de Mlle Élisa Petzold. L'éminente écuyère est la compagne assidue des promenades de la baronne, et rien n'est plus charmant que le spectacle de ces deux femmes, d'allure distinguée et de similitude étonnante de tournure, galopant à travers bois. Nulle préoccupation de toilette chez l'une comme chez l'autre : la mise est d'une simplicité correcte, précise, révélant la femme de sport. Le cheval là règne et gouverne et, sur ce point, je ne sais en France que la duchesse de Fitz-James qui puisse être opposée à la baronne Rothwiller. On discutait dernièrement devant la duchesse, sur l'âge auquel on devait faire commencer l'équitation aux enfants.

— Oh ! moi, fit la duchesse, je ne suis pas d'avis qu'on s'y prenne de trop bonne heure ; je n'ai pas fait monter mes enfants avant trois ans.

Je suis sûre que sur semblable matière l'aimable sportswoman dont je m'occupe n'aurait pas un autre avis.

Élancée, svelte, et belle surtout par la grâce harmonieuse de ses mouvements, cette reine de l'élégance équestre a la physionomie très personnelle et qui forme un cadre bien approprié à son caractère :

son regard direct, limpide et clair, qui vise le but par-dessus tous les obstacles, montre bien l'inflexible détermination de ses volontés; son nez droit, aux narines fines et dilatées; ses cheveux plantés haut sur son front hardiment découvert, complètent cette figure d'amazone fougueuse et intrépide.

Par sa naissance, la baronne Rothwiller appartient à cette vaillante aristocratie polonaise, qui semble une sœur de la nôtre; née Julie de Radjiejowska, elle a passé ses premières années dans les propriétés de son père, en Galicie, où la large et vigoureuse existence seigneuriale l'a modelée à ces grâces énergiques qu'envient nos mièvres élégantes, élevées dans les *nurseries* voisines du Parc-Monceau.

Mais, au milieu de ces campagnes lointaines et presque sauvages, qui semblent un décor dressé seulement pour les sports violents de la vie à l'air libre, on sut développer chez la jeune châtelaine cette culture intellectuelle qui donne tant de saveur à la conversation des femmes, de ces aristocrates septentrionales et qui leur permet de s'intéresser à tout, de tout comprendre et de parler de tout sans pédanterie.

Aujourd'hui, la descendante du cardinal Primat Radjiejowski est naturalisée française et parisienne.

par son mariage avec un de nos plus brillants officiers supérieurs, le colonel Rothwiller, des dragons.

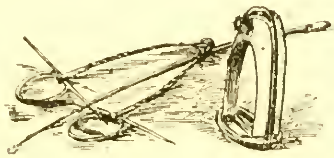
Formée de bonne heure au maniement du cheval, la baronne Rothwiller est arrivée à manier la bête la plus difficile comme un instrument docile, passif et sans résistance.

Chaque matin, quel que soit le temps, elle quitte le n° 3 de la rue du Colisée, et s'en va faire des gammes d'équitation et jouer des morceaux de virtuosité à travers les allées du Bois. Son jeu est aussi puissant que brillant; il est à noter qu'elle n'a jamais eu de professeur. Le sentiment du cheval est inné chez elle ; elle monte, comme l'a dit excellemment M. le baron d'Etreillis dans le remarquable portrait qu'il a fait d'elle, naturellement, d'intuition, en polonaise qui a le génie de la chose.

Comme tous les artistes passionnés de leur art, cette grande virtuose est insatiable en sa passion pour le cheval, — et non moins fantasque, elle en change à tout bout de champ, — ou à tout bout de bois; quelque prix qu'ait coûté sa bête du moment, elle l'envoie au tattersall ou chez Chéri et s'en défait à n'importe quel taux pour en acheter une nouvelle, une inconnue, qu'elle domptera comme les précédentes.

La baronne ne quitte jamais sa médaille de Saint-Georges, *equitum patronus*, qu'elle porte pendue au poignet par une chaine d'argent et dont elle fait estampiller tous ses harnais.

C'est son seul bijou de cheval.



LA COMTESSE R. DE SALLES





LA COMTESSE R. DE SALLES

Que j'engage l'épée ou non, laissez-moi mettre le masque et le gant d'armes, pour vous présenter Mme la comtesse de Salles :

Fille d'un officier général de cavalerie, la comtesse fait des armes, depuis qu'elle est au monde. Son premier professeur d'escrime a été son père, un sportsman des plus convaincus, fort connu sur le turf, et qui a appris à sa fille

tous les sports : l'équitation, la natation, le pistolet, le canotage, etc. Rompue de bonne heure à tous ces exercices, la jeune femme est aujourd'hui une sportswoman des plus distinguées ; et si je l'accroche dans cette galerie, comme femme d'épée, c'est parce qu'elle aime passionnément l'escrime, qu'elle la cultive d'un bout de l'année à l'autre sans interruption et qu'elle est de force à lutter presque de pair avec nos premières lames. Son jeu est des plus classiques, et serait très goûté dans les assauts, si la comtesse voulait se mesurer en public. Avec beaucoup d'à-propos elle sait saisir son adversaire dans sa préparation, et fournir une attaque à fond qui manque rarement son but.

Dans l'assaut qu'elle fit un jour, à la salle Caïn, avec le comte de Labenne, si prématurément enlevé au monde de l'escrime, dans lequel il ne comptait que des amis, la comtesse s'est montrée infatigable et ses ripostes du *tac au tac* ont été faites avec une rapidité foudroyante. Sa parade est très variée et ses absences d'épée très fines, quoique fort bien accentuées de la main.

Si le plastron de la comtesse est bien tentant, par la large surface qu'il offre, je puis vous assurer qu'au

moment où on croit loger son coup de bouton, il faut s'écrier comme dans la chanson :

Crac! V'là qu'ça glisse

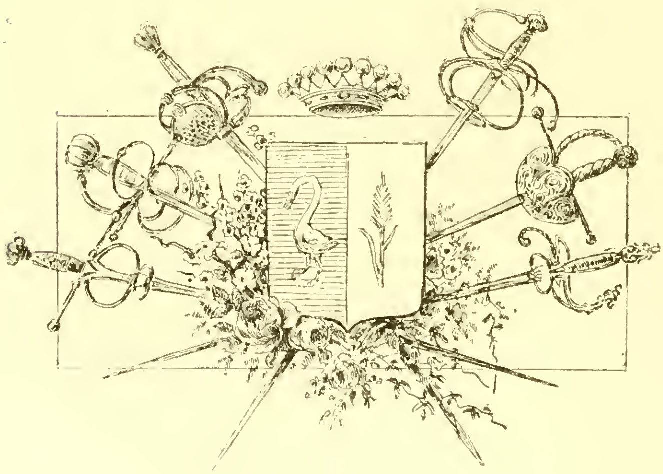
La comtesse qu'on rencontrait beaucoup dans le monde, avant la guerre de 1870, pendant laquelle son mari fut tué comme officier de mobiles, vit aujourd'hui assez retirée ; mais cela ne l'empêche point, chaque matin, lorsqu'elle est à Paris, de plastronner avec Caïn, l'excellent professeur du passage de l'Opéra. Lorsqu'elle habite son château de Primerolle, c'est avec son jardinier — ancien prévôt d'armes d'un régiment de dragons, — qu'elle travaille.

Toutes ses matinées sont consacrées à l'escrime et à l'équitation. C'est dans l'après-midi seulement que la comtesse tire au pistolet, sport dans lequel elle excelle également. A ce propos laissez-moi vous conter une histoire assez curieuse arrivée à la comtesse, quelques années après son mariage. Elle voyageait en Italie, avec son mari, lorsqu'elle fit rencontre à Florence d'un vieux général, fort connu pour sa galanterie téméraire. Comme notre homme avait voulu marcher sur les traces du fameux comte de C..., la comtesse de Salles, qui aime beaucoup à rire,

mais qui n'aime pas les familiarités, fut tellement scandalisée d'un propos tenu par cet officier, qu'elle se retira aussitôt. Le lendemain elle envoyait au général en question un carton dont elle avait enlevé la mouche à vingt-cinq pas. Le bonhomme comprenant alors l'inconvenance de sa conduite de la veille, s'en vint immédiatement faire des excuses à la jeune femme qui ne lui en tint jamais rigueur.

Comme la comtesse Pillet-Will, elle a adopté les habits brodés qu'on portait à la cour de Louis XV et les lourdes tresses de ses cheveux merveilleux sont tenues par une épée à poignée italienne, constellée de pierreries.

C'est avec un plastron en peau de Saxe que la comtesse s'escrime chaque jour.



LA COMTESSE H. DE VILLERS





LA COMTESSE H. DE VILLERS

AUJOURD'HUI que la fauconnerie est presque oubliée de tout le monde; que Gerfauts, Sacres, Hobereaux, Émerillons, sont retournés à tout jamais sans doute, à leurs roches escarpées et à leurs forêts profondes, laissez-moi vous présenter la comtesse H. de Villers, qui est, peut-être avec M[me] Paul Gervais, la dernière s'occupant en France de la chasse au vol.

C'est avec passion que la comtesse s'est adonnée à la chasse à l'oiseau, que M. Amédée Pichot a cherché vainement à ressusciter il y a quelque dix ans. Malgré le concours éclairé du vicomte de Champeaux-Verneuil, du baron d'Aubilly, du comte le Couteulx de Canteleu, du vicomte Georges de Grandmaison, du comte Fernand de Montebello, de M. Julio Alfonso de Aldama, il ne fut pas possible de faire vivre plus de deux ans la Société de fauconnerie qu'avait fondée le directeur de la *Revue Britannique.*

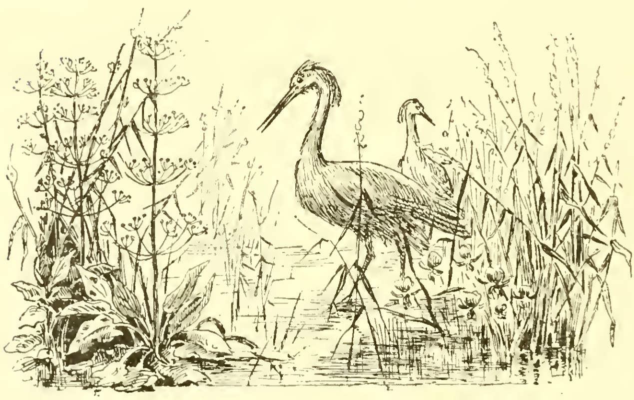
La chasse à l'oiseau, si pittoresque, si poétique, qui ne fait pas acheter ses jouissances au prix des fatigues que nécessite la chasse en forêt, devait séduire la comtesse de Villers. Aussi s'y est-elle adonnée avec passion et aujourd'hui *il n'est fauconnier au monde qui puisse rien lui apprendre.* L'éducation des oiseaux l'occupe bien plus qu'une première à l'Opéra ou au Français, et elle préfère de beaucoup un vol au Héron que la plus belle soirée dansante. Sa fauconnerie absorbe tout son temps. C'est dans la propriété qu'elle possède à côté de la baie de la Somme, où elle vit une grande partie de l'année, que la comtesse se livre à son sport favori ; c'est là qu'on la rencontre, crispin au poing, *volant*

le Héron, avec *Bijou*, son oiseau favori, ou poursuivant le lapin avec *César*, un autour qu'elle a dressé l'an dernier.

De toutes les chasses au vol, celle que préfère la comtesse est celle du héron, qui attache, captive vivement le spectateur dont le cœur bat aux péripéties de la lutte. Je me souviendrai toujours de celle à laquelle je fus convié l'an dernier par le comte de Villers, qui a étudié en Écosse et en Afrique l'éducation du faucon.

Les oiseaux que possède la comtesse, habitent une vaste chambre, sorte de volière, dans laquelle sont placés des blocs où ils sont attachés, au moyen d'une longe. Les blocs sont des pieds massifs en bois, placés dans la chambre, de distance en distance, et assez éloignés les uns des autres, pour que les oiseaux ne puissent s'atteindre à longueur de longe. Chaque bloc porte le nom de l'oiseau auquel il sert de perchoir. Voici les noms des principaux : *Bijou*, la *Daymoiselle*, le *Diable-Boiteux*, le *Phénix*, la *Perle*, la *Mascotte*, *Vol-au-Vent*. Sur les vervelles, qui reçoivent le porte-mousqueton de la longe sont gravées les armes du comte, qui sont : *De gueules au chevron d'or, semé de billettes de même*, avec deux lions comme supports.

C'est en Angleterre, cette belle patrie du haut sport, que la comtesse s'est formée dans l'art de la fauconnerie. Ses conseils aideront un jour, peut-être, à faire refleurir dans toute leur vivacité et leur saveur, au profit de notre grand monde, les pompes et les émotions de ce noble déduit.



LA DUCHESSE DE FITZ-JAMES



LA DUCHESSE DE FITZ-JAMES

La duchesse de Fitz-James, retirée presque toute l'année dans ses domaines du Midi, a presque disparu de l'allée des Poteaux où, chaque jour, on était sûr de la rencontrer; elle ne se produit plus non plus dans les salons de Paris, et il faut l'occasion du concours hippique pour retrouver à présent cette femme de cheval mêlée à la foule.

Quelle physionomie intéressante et sympathique de véritable sportswoman !

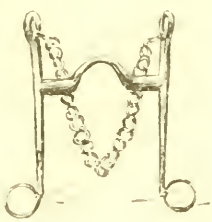
La duchesse Marguerite de Fitz-James, née de Lœvenenhgem, est d'origine suédoise. Elle a passé une partie de sa jeunesse à Paris, où son père était

ministre de Suède, et c'est ainsi qu'elle a été amenée à contracter, il y a trente ans, la grande alliance qui l'a faite Française. Le nom du duc Edouard de Fitz-James a trop de fois retenti naguère sur le turf pour qu'il soit nécessaire de rappeler le côté sportif de sa personnalité. Tout le monde sait à quel point il est un homme de cheval accompli et expérimenté. Mais ce que l'on sait moins dans la masse du public, c'est combien sa femme est sa digne partenaire.

La compétence de la duchesse de Fitz-James en matière chevaline est sans rivale en France à notre époque et fait loi auprès de nos meilleures autorités hippiques. Autrefois, dans son domaine de la Lorie, près Segré, qui vit sous l'Empire des fêtes si riantes et si fastueuses, aujourd'hui dans sa terre de Saint-Gilles, elle a fait du cheval la distraction et l'étude suprême de sa vie. L'élevage n'a pas de secret pour elle, et depuis quelque temps elle expérimente un nouveau système de nourriture pour les chevaux, dont les légumes préparés d'une certaine façon forment la base. C'est elle qui a dirigé les études d'équitation de ses quatre enfants, les comtes Jacques et Henry de Fitz-James, la comtesse de Turenne d'Aynac et la comtesse de Miramon. Elle a composé à leur intention un manuel précieux et

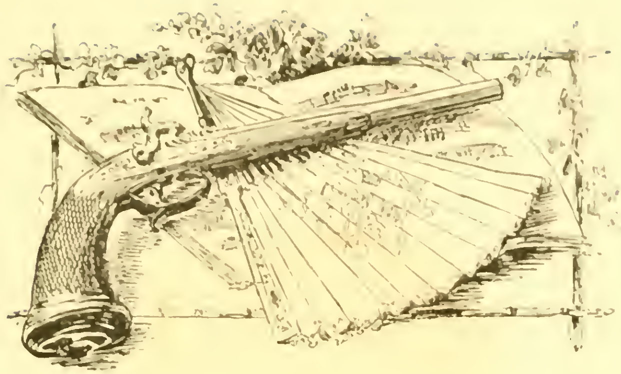
qu'elle devrait bien se décider à livrer au public pour servir à l'intérêt général. Elle consacrerait à quelque œuvre de charité le produit de la vente de ce volume et ferait ainsi une double bonne action.

D'une grande simplicité de mise, de l'abord le plus bienveillant, en dehors du cheval, c'est à la peinture que la duchesse consacre les loisirs de son existence. Les atteintes subies par sa fortune n'ont pas altéré la sérénité de sa vie et, après tout le luxe, tout le fracas, tout le mouvement des jours d'autrefois dans son hôtel du Cours-la-Reine ou son château quasi-royal de la Lorie, elle se retrouve aussi heureuse aujourd'hui dans la paix et la retraite de Saint-Gilles, vivant au milieu de ses paysans en dame châtelaine du vieux temps et ne s'éveillant aux bruits du monde que lorsqu'ils lui apportent quelque écho relevant de sa prédilection, je veux dire du cheval et de son amélioration.



LA BARONNE DE VAUX





LA BARONNE DE VAUX [1]

Mon cher Baron,

Je suis d'un œil attentif et charmé le défilé de vos *Femmes de Sport*, mais chaque fois, je vais de portrait en portrait, sans en rencontrer un qui aurait tous les titres pourtant à figurer en belle place dans votre galerie. Lasse, comme sœur Anne, de ne voir rien venir, je me décide à vous emprunter votre plume et à vous demander la

1. Ce portrait m'a été envoyé à la *Vie moderne* qui l'a publié. je le reproduis tel qu'il a paru à l'époque, en laissant la signature : *Une Sportswoman*, derrière laquelle se cache une personnalité des plus connues du monde du sport.

permission de renouveler la coutume du grand siècle, où l'on se portraiturait si poliment entre amies, en vous présentant l'image de la baronne de Vaux.

Un portrait de Rosalba, dans tout le rayonnement de la vingt-sixième année, mais un portrait vivant et habillé par Worth, à la mode de 1883, voilà la baronne. Le charme et l'avenance mêmes, son œil lumineux, avec des câlineries enfantines, son doux sourire, vous ont déjà rassuré et conquis avant qu'elle ait ouvert la bouche pour vous souhaiter la bienvenue. Appartenant par sa naissance à une vieille famille du Bordelais, son mariage a fait de la baronne la parisienne parisiennante par excellence. Assidue aux premières représentations, aux courses, à toutes les fêtes que multiplie la grande ville, vous la trouverez, le matin, émerveillant de sa voix superbe de contralto les fidèles de la chapelle des Pères de l'avenue Friedland, et le soir, jugeant avec un tact exquis et des trouvailles de critique instinctive, la pièce nouvelle du Théâtre-Français ou du Gymnase.

Dans ces conditions, vous ne vous étonnerez pas si la baronne a fait de son coquet et artistique appartement du quartier Monceau, un centre choisi, où la

noblesse de sang fusionne avec celle du talent et où l'esprit et l'art ont droit de fauteuil. Ah! ces fauteuils qui, s'ils parlaient seraient bien autrement intéressants que la *chaise* de Mme Sarah Bernhardt, comment en faire l'histoire? C'est encore un titre de plus à l'actif des mérites de la maîtresse de céans, car c'est elle qui les a brodés de ses blanches mains à la façon des châtelaines du moyen âge. La baronne de Vaux a ramassé l'aiguille de la princesse de Beauvau, cette aiguille si justement mémorable, et rendrait des points à la comtesse de Nadaillac ou à la duchesse de Mouchy. Je vous laisse à penser après cela si elle a « de l'ouvrage » pour toutes les tombolas de charité et si son métier fait prime auprès des chapelles en détresse ou des autels désemparés!...

Femme d'un sportsman de sang et de moelle, et trop bonne chrétienne pour ne pas pratiquer, à la lettre, la maxime ecclésiastique qui veut que toute épouse suive son mari, la baronne de Vaux ne pouvait manquer de se livrer aux exercices du sport. C'est le tir au pistolet qu'elle a adopté comme passe-temps de prédilection, et je vous assure qu'elle est de force à concourir pour la médaille d'or chez Gastinne-Renette. Trop nerveuse pour tirer au com-

mandement, c'est au visé qu'elle excelle et dans le cabinet de travail de son mari, vous trouvez d'elle des cartons qui témoignent que bonne main ne sait mentir et que l'élève est digne du maître. Cette aptitude dévoile un trait de caractère qu'on ne soupçonnerait pas tout d'abord chez cette nature si douce et d'une grâce si juvénile : je veux parler de l'âme de fer de la baronne. Un exemple assez saisissant à l'appui de ce que j'avance :

C'était pendant la Commune. La baronne était alors toute jeune mariée, presque une enfant. Un peloton de fédérés se présente à sa demeure en quête de son mari, sous prétexte qu'il était bonapartiste. Rappelé par la loi du 10 août, le baron de Vaux était au service.

— Citoyenne..., commence le chef de la bande en se présentant devant Mme de Vaux.

— Il n'y a pas de citoyenne ici, interrompit-elle, il n'y a que la baronne de Vaux...

Vous entendez la suite du dialogue. Quelques instants après, la jeune femme était conduite au couvent de Picpus où fonctionnait le juge d'instruction Dessesquelles. Il veut l'interroger, elle refuse de répondre. Il lui demande de signer le procès-verbal de sa comparution, elle jette la plume à terre. Enfin

après mille et mille péripéties dont le récit m'entraînerait trop loin, son mari, bravant tous les dangers, arriva à Paris et la délivra.

— Avouez-le, mon cher baron, n'est-il pas vrai qu'une telle figure méritait bien de figurer dans votre galerie des femmes de sport?...

UNE SPORTSWOMAN.



LA COMTESSE DE ROSEMONT

NÉE DE CHABOT





LA

COMTESSE DE ROSEMONT

Ce n'est pas par flatterie que je viens aujourd'hui portraiturer la comtesse de Rosemont comme femme de sport. Cette toute gracieuse amazone manie le pistolet non seulement avec grâce, mais avec une sûreté de main très remarquable.

La comtesse, petite de taille, mais admirablement prise, a la beauté et le profil des statues grecques. Son front est haut, ses yeux sont abrités par des sourcils bien dessinés, les cils donnent à l'œil une

expression douce. Le nez est effilé, la bouche, petite, laisse voir, lorsqu'elle sourit, des dents à faire rêver un pêcheur de perles.

Quoique frêle de taille, la comtesse de Rosemont est infatigable à tous les exercices de sport. Aimant passionnément la chasse et le cheval, elle a voulu apprendre le tir au pistolet. Elle a acquis, grâce aux excellentes leçons de son mari, une perfection de tir très enviée de bon nombre d'amateurs.

Après quelques mois d'études, la comtesse gagnait au tir de Bordeaux, une médaille d'argent, pour quinze poupées cassées de suite.

La comtesse de Rosemont appartient à l'aristocratie bordelaise. Elle a épousé le comte de Rosemont, ancien officier d'ordonnance du Ministre de la guerre, qui a quitté l'armée après la campagne de Tunisie, en donnant sa démission à la suite d'une injustice commise à son égard, qu'il ne m'appartient pas de juger.

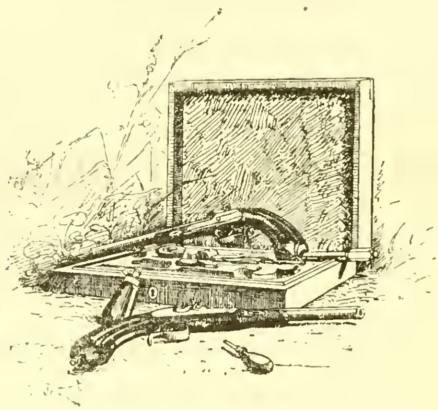
La comtesse, qui est née de Chabot, habite le château de Meric, demeure seigneuriale, où elle continue les antiques traditions de sa famille. Elle est adorée de tout le monde, et l'hospitalité chez elle est telle qu'au bon vieux temps. Avec son mari elle a porté dans ce coin du Bordelais un coin de la vie

mondaine où les châtelains et châtelaines des environs viennent se retremper. Très modeste, haïssant le bruit autour de son nom, intelligente et spirituelle, la comtesse est très entourée. Tempérament de fer, d'une énergie à toute épreuve, elle fait l'admiration de tous les sportsmen.

A cheval, à la chasse, partout elle est la première; sa vaillance étonne tout le monde et lasse les plus courageux. On l'a vue souvent après une journée consacrée tout entière à saint Hubert, à ses pompes et à ses œuvres, enterrer le cotillon qu'elle danse comme pas une. Par exemple, au grand désespoir de ses belles amies, la comtesse semble avoir emprunté des goûts qui la retiennent fréquemment loin de Paris. Elle aime la grande existence en plein air, et comme nulle part ailleurs elle trouvera un pays aussi beau que celui qu'elle habite, elle a du mal à le quitter; et puis elle aime pardessus tout les chasses bruyantes et le faste champêtre des vieux manoirs, qu'elle rencontre au château de Meric.

C'est le matin que la comtesse se livre à son sport favori : le tir au pistolet. Elle s'est fait installer un stand, dans le genre de celui de l'avenue d'Antin, où elle vient, sous la direction de son mari, s'exer-

cer chaque jour au tir au visé et au tir au commandement. Ses cartons ne laissent rien à désirer, et si vous allez quelque jour au château de Meric, vous verrez que la comtesse est aussi bonne que belle et habile au pistolet.



LA

COMTESSE MARIE DUCHATEL





LA COMTESSE

MARIE DUCHATEL

La brillante et aristocratique individualité féminine qui, jeune fille, au milieu des admirations suscitées, le soir de son contrat de mariage, par les trésors de sa corbeille de noces, s'écriait : « Pour moi, le plus beau diamant ne vaut pas un cheval de race..., » fait partie de droit de ma galerie. Sportswoman de sang et de moelle, la comtesse Duchâtel, soit qu'elle suive une chasse à courre avec une *bravura* superbe, soit qu'elle conduise son attelage de doubles po-

neys, déploie une connaissance de l'art hippique qui n'a plus de secret, une science du cheval qui la classe parmi les écuyères consommées. Aussi son écurie est-elle tenue avec autant de soin que son salon et, à l'instar de feu le comte de Castellane, pourrait-elle y faire dîner ses hôtes, sans que ceux-ci s'aperçussent qu'ils aient des bêtes à quatre pattes pour témoins des exploits de leur fourchette.

La comtesse Marie Duchâtel est fille du feu comte d'Harcourt, qui fut ambassadeur de France en Suisse, et d'une Saint-Priest. Vous savez que les d'Harcourt appartiennent à la race de ces Normands qui ont conquis l'Angleterre et comptent encore au delà du détroit une branche de leur famille. De là peut-être l'origine des goûts sportiques de leur descendante. En possession du duché-pairie d'Harcourt depuis 1709, cette illustre maison compte quatre maréchaux de France, deux grands maîtres des eaux et forêts, un amiral, des ambassadeurs, que sais-je encore? C'est un de ses membres, Raoul d'Harcourt, conseiller de Philippe-le-Bel, qui fonda le collège auquel son nom fut longtemps attaché, et appelé aujourd'hui le collège Saint-Louis.

Notre sportswoman a épousé le comte Napoléon Tanneguy-Duchâtel, frère de la duchesse de la Trémoille et fils du feu ministre de Louis-Philippe et d'une femme éminente par les qualités de l'esprit et du cœur, dont le salon, roi au faubourg Saint-Germain pendant près de trente ans, n'a pas encore été remplacé.

En mettant le pied sur la première marche du perron à l'italienne de l'hôtel Duchâtel, rue de Varennes, on entrait en pleine société orléaniste. « *Les princes*... » là étaient dieux.

La haute bourgeoisie, la grande propriété, l'Institut — surtout la section des sciences morales et politiques — avaient leurs grandes et petites entrées dans ce salon, justement surnommé par M. de F... « *les pommes de terre* » du faubourg.

Il semblait, en effet, une succursale fondée par les membres du *Cercle agricole*, à l'usage de leurs femmes et de leurs filles. Les concerts même de cette maison hospitalière aux arts et où un temple de verdure et de fleurs avait été élevé à la *Source* d'Ingres, avaient une allure classique qui sentait son monde académique et doctrinaire. Salon sérieux, mais en somme intéressant et de bon ton, que les apprentis de la carrière politique trouvaient tout

profit à fréquenter et qui a laissé un grand vide dans le Paris aristocratique.

Le comte Napoléon Duchâtel suivait la carrière diplomatique quand l'expulsion de l'armée française des princes d'Orléans lui fit brusquement donner sa démission. Il était alors ambassadeur à Vienne, et la communauté de leurs aptitudes sportiques avait lié tout particulièrement l'impératrice d'Autriche et la comtesse. L'ambassadrice de France était fréquemment appelée à tenir compagnie à la souveraine dans ses courses à cheval et tenait la première place auprès de Sa Majesté dans son cercle intime. « La France et l'Autriche vont à la même allure, » disait la belle et spirituelle impératrice, et les intérêts de notre pays ne se trouvaient pas mal d'être ainsi menés à quatre pattes. En ce temps-là il n'était pas question à Vienne d'alliance allemande.

Aujourd'hui, la comtesse Duchâtel a été rendue à la France, et ce n'est point notre haute société qui s'en plaindra. En dehors des choses hippiques, la comtesse, en effet, toute grâce et toute affabilité, est une femme de salon accomplie, et l'on peut s'attendre avec elle à ce que les traditions hospitalières de l'hôtel Duchâtel retrouvent bientôt tout leur éclat.

Pour savoir porter comme personne une amazone et tenir une bride, on n'est pas moins habile, quand on a du sang de Rollon et des Saint-Priest dans les veines, à manœuvrer une traîne et jouer de l'éventail!...



LA

COMTESSE DE LA MARTINIÈRE





LA COMTESSE DE LA MARTINIÈRE

C'EST à Londres, où elle a été élevée, que la comtesse T. de la Martinière a appris à patiner et personne n'a su porter ce plaisir à une perfection plus grande.

La comtesse, qui a fait du patin un art complet, était une des assidues de *Serpentine-River* à l'époque où elle habitait Londres ; et on se rappelle encore le succès de grâce et de beauté qu'elle obtint dès son apparition sur le lac du Bois de Boulogne.

C'est qu'elle était tout bonnement ravissante dans son costume de Cracovienne, brillamment passementé, avec sa jupe courte de casimir, son pantalon à carreaux et ses petites bottines en maroquin de couleur.

Il fallait voir avec quelle hardiesse elle remplissait les pas raccourcis et quel bonheur elle avait de déflorer le cristal vierge.

Nos patineuses, lorsque la saison permet ce sport du Bois de Boulogne, prises un peu dans tous les mondes, ont mis à la mode les parties de nuit à la lueur des torches. Elles apportent comme leurs cavaliers d'ailleurs, à cet exercice, l'agilité et la grâce qui caractérisent le Français et la Française. Le parisien surtout patine avec élégance, malgré le peu de temps qu'il consacre à cet art, qui exige une pratique assez longue commencée de bonne heure, seulement il lui faut de vastes glaces pour s'ébattre. La comtesse est à son aise partout, et vous la verrez donner avec la même grâce, le coup de patin en avant, sur la glace du Belvédère à Vienne que sur celle du Bois de Boulogne, et faire la serpentine sur les bassins des parcs de Londres, comme sur les lagunes du Prater.

La comtesse de la Martinière a failli périr en

1867, alors qu'elle était encore tout enfant, dans la terrible catastrophe de Regent's Park, qui a coûté la vie à une cinquantaine de personnes. C'est à la hardiesse de son coup de patin, qui lui permit de se retourner par un saut, qu'elle échappa à la mort.

Cette sportswoman de la glace adore tous les sports et elle est aussi habile à diriger un cheval qu'à conduire à quatre. Avant la mort de sa jeune fille Noémi, on la voyait, tous les ans, avec son mail, à la livrée bleu clair, au défilé de la Marche ; et lorsqu'elle venait prendre place devant le cercle de la rue Royale, les *coachmen* admiraient son attelage qui encensait bruyamment avec des bruits argentins de gourmettes, ou qui piaffait sur place avec des mouvements coquets.

Fanatique du grand air et de mouvement, la comtesse s'en va tous les ans en Écosse, à la chasse *aux grousses*. Elle s'installe là-bas comme chez elle ; et pendant toute la durée de son déplacement, on la voit, cette grande mondaine, braver tous les temps pour se livrer à son sport favori. Fusil de premier ordre, elle figure toujours en bonne place sur le livre de chasse, car il lui arrive rarement de manquer sa pièce.

Chose curieuse à noter : la comtesse qui tire très vite a dû renoncer à la chasse aux lapins; car l'émotion qu'elle éprouve en voyant débouler le conil la paralyse tellement, qu'elle le manque presque toujours. Aussi, lorsqu'il y a destruction de lapins dans son parc de Charbonnières, n'y assiste-t-elle jamais.

Le château que la comtesse habite pendant la saison des chasses est bâti sur un pont, qui traverse le Cher. L'entrée du castel a lieu par le pont-levis, qu'on dresse tous les soirs. Une longue galerie pavée en pierres, voûtée comme un bas-côté de chapelle, conduit aux appartements. On l'a décorée de chaises sculptées et de bancs à dossiers, genre XVIe siècle. Les visiteurs sont annoncés par le cor, qui reste accroché constamment à l'entrée de cette galerie.

Les réunions qui ont lieu chaque année à Charbonnières pendant la saison de la chasse sont nombreuses et fort recherchées; mais il est presque impossible de s'y faire admettre, tant la comtesse se montre difficile sur le choix de ses invités.

Alerte et pimpante, fringante et bien prise, la comtesse, quoique étrangère d'origine, est le type le plus complet de la parisienne. Douée d'un contralto superbe, elle est artiste jusqu'au bout des ongles. La

voix chaude et vibrante attaque l'oreille d'une manière crâne et hardie. Personne ne détaille comme elle les ravissantes œuvres d'Yradier, depuis la trop célèbre Juanita, jusqu'à la CANCION bohémienne, écho du quartier de Triana de Séville, la *Noche de San José*.



MADAME GEORGES GRAUX



MADAME GEORGES GRAUX

Non point du tout, une femme politique, comme quelques journaux, inexactement informés, voudraient le faire croire. Au contraire, une femme très enfermée dans son *home*, mais qui fut, autrefois, une véritable mondaine et une sportswoman émérite.

Si Mme Graux a aimé le monde, elle a eu une plus vive passion encore pour la chasse à courre. Jeune fille, on l'a vue mener fort crânement une chasse au lièvre, avec le petit équipage de son père, et, au besoin, elle savait relever un défaut. Chaque hiver, amazone, non moins intrépide que charmante, elle suivait les chasses au sanglier de l'équipage de

Grosbois, en forêt de Villefermays, celle de Rallye-Sivry ou de la Vénerie impériale, à Fontainebleau.

Soyez certains qu'au lieu de romans, elle lisait des livres de vénerie et que, si elle rêvait, ce n'était pas à la blonde chevelure de Gaston Phœbus, mais aux enseignements de ce chasseur consommé, lesquels, pour être surannés, n'en ont pas moins leur valeur et, surtout, beaucoup de saveur. Mais elle ne se contenta pas de lire, elle voulut aussi écrire sur la matière. Elle a collaboré au savant *Traité des chasses à tir et à courre*, que nous devons à M. de la Rue et au marquis de Cherville : c'est elle qui a fait le *Dictionnaire cynégétique* de cet ouvrage.

Qui croirait, après cela, que M[me] Graux descend, par son père, d'illustres solitaires de Port-Royal, des messieurs Lemaître?

Rien en cette blonde, aux grands yeux bleus, dont le regard est, tour à tour, souriant et hautain, dont la physionomie est fine et pleine d'une vivacité spirituelle, rien en elle ne rappelle l'austérité de ses ascendants renommés, qui vécurent dans l'intimité de la mère Angélique et de Jacqueline Pascal... de sévère mémoire.

Rien, disons-nous. Et cependant l'énergie, le courage, dont M[me] Graux fit preuve en plus d'une

occasion, ne seraient-ils pas un héritage de ce sang janséniste, qui coule dans ses veines?

Aux heures sombres de 1870, qui se montra plus qu'elle noblement audacieuse et patriote?

Plus d'un se souvient, pour y avoir assisté, hélas! du passage à Corbeil de nos malheureux soldats, faits prisonniers à Orléans et qu'on acheminait en Allemagne par le chemin de fer de Lagny. Ils venaient à pied d'Orléans, grelottant, par ce rude hiver, sous leur capote déchirée, tandis qu'on voyait leurs manteaux sur le dos des uhlans, qui formaient l'escorte de ce navrant cortège. A l'arrivée à Corbeil, on les entassait dans une église, sur un peu de paille répandue, et des hommes de peine, requis dans la ville, leur faisaient la maigre distribution d'eau, de pain et de soupe, fournis par l'ennemi.

Des femmes s'émurent de ces maux sans nombre, qu'accablaient l'armée vaincue, et elles qui n'auraient pas voulu demander une grâce pour elles-mêmes, sollicitèrent du commandant prussien la faveur de porter des secours à nos soldats infortunés. Parmi ces personnes, admirables de courage et d'abnégation, on trouva Mme Graux, accourue à Corbeil dans ce but.

Elle s'intéressa particulièrement à un soldat dont

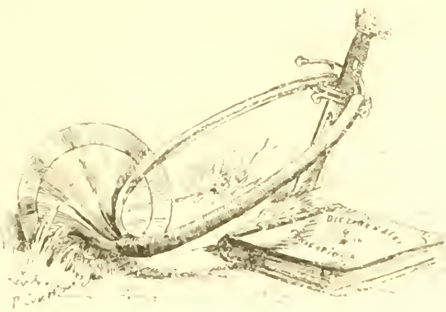
la poitrine était couverte de nombreuses médailles, qui racontaient ses diverses campagnes. Quand il lui eût dit qu'il s'était échappé de Metz pour rejoindre l'armée de la Loire et de nouveau courir les hasards des batailles, elle résolut de le faire évader une fois encore.

L'entreprise était dangereuse autant que difficile. N'importe, Mme Graux ne voulait pas revenir sur sa généreuse promesse. Il lui fallait apporter au soldat un déguisement complet d'homme de peine, sous lequel il pourrait sortir de l'église. Mais en traversant le poste bavarois qui gardait les prisonniers on était fouillé; Mme Graux l'avait été déjà. Elle eut l'habileté de se présenter avec un gros paquet, sur lequel se jetèrent les bavarois, le jugeant suspect, tandis qu'ils n'eurent pas l'idée de soulever le manteau de la jeune femme, lequel recouvrait les vêtements destinés au soldat. Celui-ci s'habilla dans la nuit. Le lendemain, Mme Graux était dans l'église avant le jour, présidant à la distribution des vivres. On se hâtait, nos soldats devant partir à sept heures. Enfin le moment est venu : elle charge de bidons et de paniers le prisonnier transformé en homme de peine et sort hardiment avec lui, un peu pâle, mais calme. Un officier ennemi l'arrête et lui

demande son laissez-passer. Une minute de trouble et s'en était fait. Le cœur lui battait, allez! Pour son protégé, c'était douze balles dans le corps, pour elle, la femme patriote, l'envoi en Prusse, l'emprisonnement dans une forteresse. Mais un sang-froid superbe, une certaine hauteur, qui imposait à ces gens d'Allemagne, la sauvèrent et, avec elle, son soldat. Ils passèrent. Après ces minutes d'angoisses, ce qui restait à faire parut aisé à Mme Graux. Le soldat caché jusqu'à la nuit, par ses soins put, grâce à elle toujours, rejoindre l'une de nos armées.

Ce trait est magnifique. Mme Graux logeait des prussiens qui pouvaient apprendre et la fuite du soldat prisonnier et la part qu'elle y avait prise; elle pouvait payer de sa vie ce dévouement et ce patriotisme. Ces réflexions ne l'arrêtèrent pas un instant, quand il s'agit d'aider à des évasions nouvelles.

Ne se sent-on point plein de sympathie pour cette nature courageuse, pour ce hardi caractère, pour ce cœur généreux?



LA PRINCESSE DE SAGAN



LA PRINCESSE DE SAGAN

Un peu lasse de succès et de renommée, de bruit et d'admiration, la princesse vit maintenant une assez grande partie de l'année dans une sorte de retraite que quelques intimes, triés sur le volet, ont seuls la faveur de pouvoir troubler. Mais elle est une trop véritable grande dame pour rompre absolument avec le monde, et sa porte, entrebâillée tout l'hiver, au renouveau s'ouvre un soir toute grande pour laisser entrer dans l'hôtel tous ceux qui y ont droit d'accès au moins une fois l'an. Il se trouve des gens pour dire que la princesse en agit ainsi par une très savante coquetterie, qu'en se dérobant longtemps aux regards, elle irrite les désirs pour mieux

éblouir le jour où elle daigne se montrer, entourée d'un faste presque royal.

Car la princesse est magnifique comme les seigneurs de l'autre siècle, qui jugeaient indigne d'eux et de leur grande fortune de calculer, de compter. Le prince de Sagan, renommé pour son luxe, pour ses dépenses folles, pour ses équipages et ses livrées, fut encore dépassé par sa femme. On eût juré qu'il y avait entre eux lutte d'élégance et d'éclat; aussi cette fille de la finance eût-elle bientôt conquis l'une des premières places en cet exclusif faubourg Saint-Germain, où on la reconnut pour une grande dame de nature, sinon de naissance. Aucune patricienne de haute lignée ne portait mieux sa couronne de princesse ; on s'inclina donc volontairement devant les lois du chic et de l'élégance, qu'elle se hâta de promulguer et qu'elle promulgue encore. Le sceptre, chose étonnante, est resté en sa main ferme et délicate ; elle peut être obligée de le partager, elle n'en sera jamais dépouillée. Encore aujourd'hui, comme au temps de la cour impériale, on se demande dans le monde ce que « la princesse » pense de la mode du jour, de l'usage introduit hier; son approbation est la sanction exigée pour toute nouveauté. On peut dire qu'elle règne sur « tout Paris », bien qu'elle

ne paraisse pas tenir à la royauté, bien que la demi-claustration où elle semble se complaire indique une certaine fatigue, un certain *blasement*. Les hommages d'une foule lui sont devenus indifférents, du moins elle ne pourrait les supporter longtemps. Elle préfère vivre entourée de sa cour intime, familière ; elle habite l'hôtel de la rue St-Dominique la belle résidence d'automne de Mello, où l'on mène une vie princière, ou encore à bord de son yacht le *Bull-Dog* ou bien la villa persane du bord de la mer.

La princesse n'est pas belle et, avec raison, n'en a cure ni souci. Elle a le charme souverain, c'est bien mieux. Sa grâce, un peu hautaine, est celle d'une femme de race et elle est l'élégance personnifiée. Son profil aquilin ne plaira peut-être pas au statuaire ; mais quel est l'homme du monde qui ne sera séduit par cette tête fine et aristocratique ; ce corps souple manque d'ampleur, mais qui se plaint de ce défaut de force et de vigueur, qui nous vaut ces lignes onduleuses, harmonieuses, lesquelles n'appartiendront jamais aux matrones majestueuses ?

Dans un certain monde, dans le clan bourgeois, en lisant les pages que son élégante personnalité et sa vie fournissent aux chroniqueurs, on se

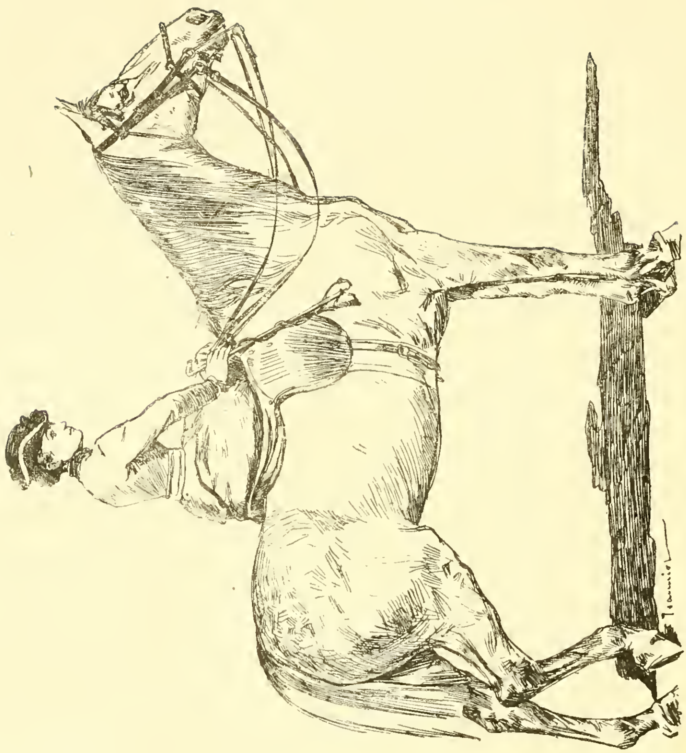
plaît à la représenter comme la frivolité faite chair. Cette appréciation est complètement erronée, et elle l'a bien prouvé le jour où le prince de Sagan se sépara d'elle pour un motif inconnu, incompréhensible, car elle avait tout pour l'attacher à jamais. En son abandon, sa vie resta d'une correction parfaite; quelle meilleure preuve d'un caractère véritablement sérieux?

Quand l'hôtel de la princesse s'ouvre le soir de la « fête de Mai », il a un aspect vraiment unique. Le vestibule ressemble à un bois fleuri, grâce à ces hauts arbustes parfumés qui l'emplissent jusqu'au plafond. En haut de l'escalier, à balustrade double de marbre blanc et couvert de tapis persans, s'étend une galerie où les fleurs abondent dans des vases de porphyre, et qu'illuminent des torchères portées par des Amours. C'est de là qu'il faut voir les femmes, en leurs toilettes de frais, monter le majestueux escalier. Elles s'attardent sur les marches, car on leur a parlé de l'effet qu'elles produisent à ceux qui les regardent, appuyés sur le coussin de velours rouge qui garnit la balustrade de marbre de cette galerie-observatoire. Dans le premier salon où l'on pénètre, cramoisi et or, une nymphe — œuvre superbe — émerge d'un massif de fleurs et vous reçoit

avec un éternel sourire. On continue l'enfilade par un salon pur Louis XV, aux tentures de soie crème, brochées de bouquets de roses pâles, noués de rubans bleus céleste. Le troisième salon, « des Tapisseries, » contient l'histoire de la nymphe Europe, en quatre tableaux qui ont été brodés aux Gobelins.

La galerie des danses suit cette pièce. Son plafond dômé a été peint par un artiste illustre. Tout autour sont des divans couverts en soie hindoue, bleu turquoise. C'est dans une autre galerie qu'on sert le souper. Jugez de la splendeur du couvert par ce renseignement : douze cents invités chez la princesse de Sagan. — En cette nuit unique, où elle redevient la grande mondaine, elle prodigue l'or, les trésors de son imagination et celle d'artistes célèbres; tout cela pour durer ce que durent les roses, non l'espace d'un matin, mais d'une nuit.

LA DUCHESSE D'UZÈS





LA DUCHESSE D'UZÈS

L'HUNTRESS française par excellence est la seule femme de notre pays qui soit chef d'équipage et chef pour de vrai, je vous assure. La duchesse Anne d'Uzès, fille unique du feu comte Louis de Mortemart et de Marie-Clémentine Chévigné, témoigne qu'elle a encore dans les veines du sang vif et remuant de sa bisaïeule maternelle, la légendaire Mme Clicquot, des vins de Champagne. Son grand-père était le comte de Chévigné, le spirituel et gaillard auteur des *Contes Rémois*, qui habitait la plus grande partie de l'année, auprès d'Épernay, le château de Boursault, domaine précieusement gardé et entretenu par la duchesse.

Pendant l'invasion prussienne, le comte faillit y être fusillé dans des circonstances bien curieuses et qui méritent d'être notées.

Au moment de l'entrée de l'ennemi dans son département, M. de Chévigné était à Paris. Il s'empresse de revenir à Boursault. Malheureusement, son arrivée chez lui coïncide avec le déraillement d'un train de chemin de fer qui transportait des troupes prussiennes ; ce déraillement se fit à la station voisine du château.

Aussitôt Boursault fut envahi et le comte de Chévigné, arrêté, fut conduit à Épernay. Les Prussiens lui demandèrent, pour lui conserver la vie sauve, trois cent mille francs d'indemnité. — *Fusillez-moi si vous voulez, j'ai soixante-seize ans, ma vie ne vaut pas trois cent mille francs.* Après quinze jours de réclusion complète, on le ramène devant le gouverneur et on lui redemande la même somme avec menaces de mort. Le comte répond : — Je vous ai dit, il y a quinze jours, que ma vie ne valait pas trois cent mille francs, j'ai vécu quinze jours de plus, je les vaux donc encore moins. Les Prussiens qui avaient assez de massacres l'ont alors relaxé et il ne leur a jamais donné un centime.

Le comte de Chévigné est mort en 1877. On sait le

grand retentissement des *Contes Rémois* et les éditions de tout format, de toutes conditions qui en ont été faites. Cet ouvrage se fit d'abord lire, parce que, en le publiant, on avait eu soin de déclarer que ce livre n'était qu'à l'adresse des émancipés, gens d'esprit d'ailleurs et de goût. Cet avertissement, qui était un lampion pour aider le monde à voir clair dans son chemin, est devenu une attraction pour le plus grand nombre, si bien qu'aujourd'hui on ne se tromperait pas beaucoup en affirmant que la plupart des lettrés de France ont goûté au moins du bout des lèvres à ce petit fruit défendu.

Restée veuve prématurément, par suite de la mort, à trente-huit ans, du duc de Crussol d'Uzès, la duchesse s'est vouée tout entière au sport, à ses pompes et à ses œuvres.

Elle possède à Bonnelles un équipage de chasse dont elle dirige elle-même les prouesses avec une intrépidité, une maestria, une science de véritable veneur et, au dernier défilé des *drags*, à Auteuil, on l'a pu voir conduire son *four in hand* d'une façon irréprochable.

Pendant la saison des chasses à courre la duchesse réside à Bonnelles; le reste de l'année, elle habite son duché d'Uzès, le château de Boursault ou bien

Paris. Là, elle vient de passer de la rive gauche à la rive droite et a changé son antique et majestueuse demeure de la rue de la Chaise contre un hôtel tout battant neuf aux Champs-Élysées.

Cette émigration, d'ailleurs, était prévue, et si l'habitation c'est la femme, on peut dire que la rue de la Chaise n'était pas du tout celle où les physionomistes auraient logé Mme d'Uzès. La duchesse est, en effet, une moderne dans toute l'acception du mot, et c'est là son attrait très vif et son charme très particulier.

C'est la feue reine Christine qui avait fait élever, sur l'emplacement de la demeure où la duchesse de Caumont-Laforce fut assassinée par son palefrenier, — la duchesse, sorte d'excentrique à la façon de la dernière princesse douairière de la Moskowa, — l'hôtel des Champs-Élysées que M. Secrétan, un richissime industriel, a vendu plus de deux millions à la duchesse d'Uzès.

Comme appoint du prix de vente, la duchesse, chose curieuse, a donné plusieurs toiles de Meissonnier qui vont prendre place dans la galerie du nouvel hôtel Secrétan, le fameux palais Pillet-Will de la rue Moncey.

Mère de quatre enfants, deux fils et deux filles,

dont l'aîné vient d'avoir quinze ans, on peut s'attendre que l'hôtel d'Uzès, nouvelle manière, fera parler de lui dans les fastes mondains et que, tout en menant ses *laisser-courre*, la duchesse ne laissera pas que de faire conduire des cotillons. On sait que si les la Trémoille sont les plus anciens ducs de notre vieille France, les d'Uzès en sont les premiers pairs, et que la tradition veut que s'il y a des filles dans la famille, l'aînée porte le nom de Mlle *d'Uzès* et la cadette de Mlle *de Crussol*. Il n'y a pas que la maison de France qui ait ses appellations particulières, ses *Monsieur*, ses *Madame* et ses *Mademoiselle*.



LA

COMTESSE DE BAULAINCOURT



LA COMTESSE DE BAULAINCOURT

Une des douairières du sport français, mais une douairière à l'éternelle jeunesse d'esprit, au charme impérissable. Tous les anciens du *Jockey-Club* ont encore présents à la mémoire sa tenue sans rivale à cheval, sa hardiesse qui ne connaissait pas d'obstacles, ses exploits cynégétiques sans nombre. C'est elle qui, à une chasse à courre, franchissant un ruisseau où barbottait avec son cheval un cavalier démonté, lui cria en faisant bondir sa bête :

— Rentrez vite à la maison, Monsieur, il pleut !

Née de Castellane, mariée en premières noces au

vicomte de Contades, la comtesse a été sous ce nom une des *lionnes*, selon l'expression d'alors, les plus fêtées, les plus en vue, les plus abracadabrantes de la fin du règne de Louis-Philippe et de la présidence du prince Louis-Napoléon. Les petits mémoires secrets des salons de Paris abondent en souvenirs sur elle à cette époque.

Un jour, l'ambassadeur d'Angleterre se rend chez le président de la République pour causer d'affaires. Un aide de camp du prince introduit lord Normanby dans un des salons de l'Élysée, en le priant d'attendre quelques secondes, le temps de prévenir le président.

L'ambassadeur, après s'être composé devant la glace un visage officiel, s'assit avec une gravité de circonstance.

Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'il vît rien paraître. L'impatience commençait à le gagner, lorsque des rires nerveux, partis du salon à côté, attirèrent son attention. Il se dirige vers les rieurs, soulève une portière qui les masquait à ses yeux, et il voit... le prince président, un genou en terre, la tête cachée, et entouré de Mme de Contades, de lady Stanley et de mistress Howard. On jouait à la main chaude.

Lord Normanby s'avance sur la pointe du pied, un doigt sur la bouche. puis il frappe délicatement dans la main du président.

— Ah! cette fois, dit le président, c'est Pauline!...

Et se relevant, il aperçoit l'ambassadeur d'Angleterre.

On rit beaucoup, et lord Normanby resta à faire sa partie dans ce morceau d'ensemble.

Les hommes politiques et les spéculateurs se préoccupèrent vivement de cette longue conférence; à la fermeture de la Bourse, la rente avait baissé de trente-cinq centimes.

Ce n'est pas seulement comme *sportswoman* que Mme de Baulaincourt a conquis sa célébrité mondaine : ses mérites devant la rampe ne sont pas moins dignes de mémoire. Le 23 février 1848, à la veille de la révolution qui devait coûter son trône à Louis-Philippe, on jouait le *Misanthrope* à l'hôtel de Castellane, dans ce charmant théâtre dont Bachaumont à raconté les fastes dans son volume : *Les Femmes du monde*, et que M. Gaudin, le propriétaire actuel de l'hôtel, a détruit pour y installer sa bibliothèque. Mme de Contades faisait *Célimène* et M. de Rémusat, le ministre, l'académicien, mort à présent, lui donnait la réplique dans le rôle d'*Alceste*.

A présent, Mme de Baulaincourt ne monte plus à cheval et ne joue plus la comédie, ce qui ne l'empêche pas d'avoir son fauteuil, chaque après-midi, entouré d'un cercle aussi empressé que choisi dans sa coquette et artistique retraite de la rue Miroménil. Tout en causant elle fait des fleurs le plus merveilleusement du monde, et on a pu voir à l'exposition de 1878 des spécimens de son talent, qui défie celui des meilleures fleuristes. Les fleurs de Mme de Baulaincourt sont une grande ressource pour les ventes de charité, et c'est ainsi qu'arrivée à l'hiver de sa vie elle se trouve en semer autour d'elle tout autant et de plus précieuses qu'aux riantes saisons de son existence.

LA PRINCESSE DE METTERNICH





LA PRINCESSE DE METTERNICH

C'est par droit de son fusil de chasse que la célèbre et brillante mondaine dont j'inscris le nom en tête de ce portrait prend rang dans ma galerie, et je vous assure que ce n'est pas une place de faveur qu'il lui apporte. La princesse Pauline de Metternich, en effet, est aussi vaillante en Saint-Hubert qu'en Thalie, et triomphe autant dans un tiré que devant la rampe. Elle s'entend à faire parler la poudre comme à

chanter un couplet, et malheur au gibier — poil ou plume, — qui affronte sa cartouche.

La princesse porte le plus allègrement du monde ses quarante-six ans et on ne dirait guère en la voyant qu'elle est grand'mère. C'est le privilège des femmes sans beauté de vieillir moins vite que les autres. Avec son museau de Carlin sur un buste de jeune fille et ses pattes les plus fines du monde, la princesse brave les années et reste toujours la grande dame étrangement attrayante qui révolutionna la cour impériale. Grande et souple comme un roseau, elle ne marche pas, elle ondule, et l'on ne saurait rien imaginer de plus gracieux que ce vol à ras de terre imité des sylphides. Coquette jusque dans les plis de sa robe comme Sapho, ou les cordons de ses bottines comme Mimi Pinson, elle ne s'est pas contentée de dire, elle a eu l'art de prouver qu'il n'y avait pas de femmes laides, qu'il y avait seulement des femmes qui ne savent pas être jolies. Et elle a su faire illusion sur ce point comme nulle autre femme de notre temps, sauf Rachel.

La vie de Mme de Metternich est comme le temple de Janus, à deux faces. Le côté de la guerre est celui qui renversait la foule au beau temps des Tui-

leries, celui où la pousse de temps à autre l'excentricité native qu'elle tient de son père, le feu comte Maurice Sandor ; le côté de la paix, celui qu'admirent ses amis dans sa retraite seigneuriale en Autriche. C'est là qu'il fait bon la voir profiter des loisirs que lui laisse le monde des cours, ses pompes et ses œuvres.

Sans rien perdre de ses qualités natives, la princesse de Metternich, en effet, en se reconquérant elle-même aujourd'hui, a donné un autre cours à sa vie. La femme qui, au milieu de la vie à outrance de l'Empire, trouvait encore le temps d'apprendre à écrire à ses filles et de leur tenir la main pour leur faire tracer des coulés et des pleins, domine plus exclusivement chez elle. Certes elle est restée la coquette raffinée, excellant dans cet art de l'individualisme en matière de toilette qui est le fin du fin de l'élégance; au besoin elle joue encore la comédie comme au temps de ces *Commentaires de César* du marquis de Massa et où elle se montrait à Compiègne sous le costume d'une cantinière, d'un cocher et de la chanson ; elle ne dédaigne pas par intervalles de cultiver ce don de l'imitation qu'elle possède à un si haut point et qui lui faisait, il y a quinze ans, parodier Thérésa à l'ébaudissement du Paris

de l'Empire; elle a même renchéri en imaginant de mimer des scènes tandis qu'on l'accompagne au piano; mais tout cela sans tapage, sans boniment, beaucoup plus pour elle-même que pour les autres.

A certains intervalles, il faut à la princesse une bouffée de Paris, de ce Paris dont on ne peut se passer une fois qu'on l'a connu, et c'est alors qu'elle effectue un déplacement de quelques semaines sur les bords de la Seine, comme celui qu'elle effectuait au moment où je traçais cette esquisse. On tue alors le veau gras dans les salles à manger du beau monde pour fêter ce retour.

Mais, en général, la princesse vit bien plus à la campagne qu'à la ville. Aux champs, elle s'occupe de ses fleurs et chasse à tir avec délices. Son fusil, jadis, était célèbre dans les tirés impériaux; loin de Paris, elle lui conserve sa renommée. Son tir est rapide et juste, quoique un peu trop nerveux. Fille du comte Sandor, dont les prouesses hippiques sont restées légendaires en Autriche, la princesse de Metternich n'ignore aucun sport; elle patine d'une façon accomplie, monte à cheval et mène en sportswoman de race.

Au total, on sent que la princesse, arrivée à son

automne, se préoccupe de s'aménager un hiver aimable, calme et sans frimas. Elle sera plus tard, bien plus tard, la plus séduisante des aïeules, et lorsque ses cheveux auront blanchi, on croira seulement qu'ils sont poudrés.



LA VICOMTESSE DE GILLY





LA VICOMTESSE DE GILLY

Si le sport toxophille, qui est très prospère en Angleterre, est fort peu pratiqué en France, il ne faut pas en conclure que nous ne comptons pas des archers de premier ordre. Dans le Pas-de-Calais, dans le Nord et dans la Franche-Comté, il existe des compagnies de tireurs à l'arc qui peuvent sans crainte se mesurer avec les plus habiles champions de l'Écosse.

Ce sport était fort en honneur autrefois à la cour de Napoléon III. L'impératrice, qui était une sports-

woman émérite, avait fait établir sur l'une des pelouses du Parc de Compiègne un tir à l'oiseau qui existe encore. Pendant que l'Empereur chassait le faisan, elle tirait à l'arc avec ses amis; et dans ces tournois fashionnables, les femmes étaient toujours en majorité. C'est là que, toute jeune fille, la vicomtesse de Gilly fit ses débuts.

Sans être de la force d'Aster d'Amphipolis, qui, pour se venger du dédain de Philippe de Macédoine, lui envoya dans l'œil une flèche sur laquelle il avait écrit : *A l'œil droit de Philippe*, la vicomtesse de Gilly est peut-être une des plus habiles tireuses à l'arc qu'on ait jamais vue.

Pendant le séjour qu'elle fit, il y a quatre ans, à Holyrood, la garde du corps écossaise de la reine Victoria — *Royal Company of Archers* — organisa un grand concours de tir à l'arc, auquel prirent part le célèbre toxophille M. Ford, miss Reunie, le duc de Buccleuch, l'un des premiers gentilshommes d'Écosse, et plusieurs autres amateurs, lauréats des grands concours, qui ont lieu chaque année en Angleterre.

Les distances étaient 80, 60 et 30 mètres. Le total des points se comptait sur les trois distances. Six douzaines de flèches étaient accordées à chaque

tireur. Sur les soixante-douze coups, la vicomtesse toucha soixante et onze fois la cible, M. Ford, soixante-dix fois et miss Rennie, soixante-deux fois.

La vicomtesse de Gilly ayant obtenu le premier prix, la garde du corps écossaise lui offrit une flèche d'or sur un coussin de velours, et une broche en or dans l'intérieur de laquelle était inscrite cette mention :

Royal Company of Archers

A Mme LA VICOMTESSE DE GILLY

JUILLET 1878.

Le revers de cette broche représentait Diane chasseresse, entourée de ses nymphes, portant un carquois sur son dos.

Vous croyez peut-être qu'un sport de cette nature exige des forces extraordinaires. Détrompez-vous, car la vicomtesse de Gilly est une ravissante brune, dont le buste, délicieusement modelé, fait rêver à la Vénus de Milo. Sa tête élégante et fine, ressemble à une tête d'Impératrice romaine. Ces yeux, frangés de longs cils noirs, ont une expression de douceur

extraordinaire et de calme volupté, ses mains et ses bras sont dignes d'une souveraine.

Artiste jusqu'au bout des doigts, la vicomtesse est une digne élève de l'abbé Liszt : c'est une pianiste hors ligne qui, non contente de faire applaudir sa superbe voix de contralto, dans les concerts de charité organisés par ses amies, a composé divers morceaux qui ont, dans le monde, les plus grands succès.

Le *Salut du Soir à Marie*, qui a été chanté dans l'église la plus aristocratique de Paris, en est la meilleure preuve.

La vicomtesse de Gilly, qui est une mondaine qu'on voit partout où le Paris élégant tient ses assises, ne se produit jamais qu'accompagnée de jolies femmes. La vicomtesse professe sur ce point une théorie qui mérite d'être rapportée. C'est une maladresse insigne, dit-elle, pour une femme, de ne paraître en public qu'escortée d'une compagnie laide, pour faire contraste. Un groupe, un ensemble attirera toujours beaucoup plus l'attention qu'une individualité brillante encadrée de laiderons ou de maritornes. Ce dont il y a lieu de s'occuper encore, et beaucoup, c'est la toilette. Là est véritablement le danger. Les malavisées qui, dans leur élégance, veulent se mon-

trer avec des simples, sont aussi dupes que les belles qui recherchent les laides. Un groupe, un coin de salon, une loge de théâtre, formés de femmes bien habillées est d'un effet sûr; celles-ci se font valoir réciproquement, en portant l'esprit, le coup d'œil des observateurs à un certain diapason élevé dont toutes profitent. Deux femmes habillées de même font toujours de l'effet, ne fussent-elles pas absolument jolies, mais surtout si elles sont de types différents : une brune et une blonde, une fraîche et une pâle, produiront l'ensemble le plus heureux. Savoir être accompagnée est tout un art que la vicomtesse de Gilly; en femme de réelle élégance, possède à fond et pratique à souhait.

Le château qu'habite la vicomtesse pendant la saison des chasses est une des résidences les plus fastueuses du centre de la France. La pièce charmante entre toutes de ce domaine princier, qui a été aménagé selon les indications de la vicomtesse, c'est le cabinet de toilette, qui est la reproduction exacte de celui de l'Impératrice d'Autriche qui s'est arrêtée pendant quelques jours à Létricourt, lors de son séjour en France.

Tout y est bleu de ciel et argent, depuis les peintures du plafond jusqu'aux meubles de satin. La

toilette, un pur petit chef-d'œuvre, émerge d'un fouillis de dentelles de Bruges mélangées de rubans de satin bleu pâle. Un immense miroir Louis XV tout ciselé en argent complète cette pièce, où se trouvent placées, dans des cadres en argent, toutes les photographies de la famille.



LA BARONNE DE VIMONT





LA BARONNE DE VIMONT

La sportswoman que je vous présente est une femme d'épée. Vous la connaissez tous pour l'avoir rencontrée partout où se trouve le Paris élégant.

Le matin, vous l'avez saluée dans l'allée des Poteaux, galopant *Suliman II*, un magnifique alezan peu commode, avec lequel du reste elle a de fréquentes discussions; le soir, vous l'avez retrouvée aux Français, à l'Opéra, à un concert de charité ou dans un des salons où se réunit la gentry parisienne. C'est une toute jeune femme digne du

pinceau de Boucher. Ses yeux noirs, son petit pied façonné par l'amour, ses mains de duchesse, blanches et ornées de petites bagues, ses paupières ombragées de longs cils d'un noir de jais, et sa taille, mince, flexible, font de la baronne de Vimont une de nos plus jolies mondaines.

Comme la chevalière d'Éon, et aussi un peu à l'instigation de son mari, la baronne s'est mise à faire de l'escrime et à aimer ce sport fashionnable, plein de séductions et surtout éminemment hygiénique.

Pendant son passage au 6e de lanciers, le baron de Vimont avait eu pour professeur l'adjudant Oudin, et, comme il l'avait conservé, ce fut lui qui fut chargé de donner les premières leçons à la baronne de Vimont, qui ne tarda pas à manier le fleuret avec une habileté extraordinaire.

Aujourd'hui, c'est avec Mlle Basset, fille d'un vieux professeur qui a eu, en son temps, une certaine célébrité, que la baronne plastronne chaque matin dans la petite salle d'armes que son mari a fait construire dans son hôtel du parc Monceau. Rarement nous avons rencontré une main aussi bonne et un doigté aussi merveilleux. Néanmoins son jeu, quoique correct et régulier, n'offre pas une grande variété. Cela tient, sans aucun doute, à la conforma-

tion de la femme, qui ne peut pas, comme nous, être attaqueur, riposteur et pareur. Aussi, comme elle compte moins sur ses jambes que sur sa main, elle attaque peu ; son coup favori est le contre de-quarte, suivi de ripostes par redoublements.

Familiarisée de bonne heure avec tous les sports, la baronne de Vimont ne se contente pas d'être une femme d'épée et une amazone intrépide : c'est encore une yachtwoman très habile. Personne mieux qu'elle ne sait tirer le pigeon à la sortie de la boîte et lancer la paume à la longue Paume.



LA BARONNE

ALPHONSE DE ROTHSCHILD





LA BARONNE

ALPHONSE DE ROTHSCHILD

Une fanatique de la promenade à cheval au Bois. Le matin, vous la trouvez à l'allée des Poteaux, à quatre heures à l'avenue de Longchamps, toujours escortée d'un brillant escadron de cavaliers. Trottant, galopant, gracieuse à ravir dans son amazone aux plis corrects. La baronne Laure de Rothschild appartient à la branche anglaise, de sa famille et de là vient son goût prononcé pour les exercices de sport. Toute enfant elle montait, à Hyde-Park, un ravissant poney écossais et faisait déjà l'admiration des habitués du jardin fashionnable par excellence,

tant son allure était hardie tout en restant pleine d'élégance.

La baronne a tout à fait la beauté d'une femme d'Orient, et Hébert semble l'avoir prise pour modèle pour sa fameuse *Vierge à l'enfant Jésus.* Mariée au chef de la maison Rothschild, à Paris, elle règne l'hiver, au fameux hôtel de Talleyrand, rue Saint-Florentin, où mourut le prince de Bénevent, l'automne au château de Ferrières. Ses fêtes comme ses réceptions cynégétiques sont justement célèbres par leur faste de bon goût, le nombre d'illustrations de la naissance, de la politique, de la science ou des arts qui s'y rencontre.

C'est le dimanche que la baronne reçoit à Ferrières et là les plaisirs de la chasse et ceux du salon sont combinés dans la plus heureuse proportion. On arrive généralement pour déjeuner à Ferrières dans la grande salle à manger, d'un si puissant effet de décor, — le château possède une autre salle à manger de famille, dont les panneaux sont signés Rousseau, — puis on se met en route pour chasser dans le parc, d'une contenance de trois cents hectares, clos de murs, et qui contient trois fermes.

On sait que ce domaine cynégétique admirable, très augmenté par le feu baron James de Rothschild,

fut la propriété de Fouché, dont le valet de chambre était, sous Louis-Philippe, maire de Ferrières. D'un carré de soixante mètres, le nouveau château a été bâti par un architecte anglais, M. Paxton. Toutes les décorations intérieures ont été dirigées par Eugène Lamy, le célèbre aquarelliste. Outre les appartements privés de la famille de Rothschild, Ferrières contient dix-huit appartements complets pour les visiteurs. Les invités des chasses ont leur *hall* spécial. Les écuries sont établies pour quatre-vingts chevaux et le château est desservi par un personnel de plus de cent cinquante domestiques.

Sa pièce la plus remarquable et absolument hors paire est le *hall*, salle immense qui occupe le milieu du bâtiment et qu'un toit de vitres ferme à vingt mètres du sol. Tous les trésors artistiques et bibliographiques de Ferrières sont contenus dans cette salle : bibliothèque de dix mille volumes, médaillers sans pareils, collection de pierres fines, meubles anciens, tableaux sans prix, que sais-je encore? Tout s'y trouve. Dans le haut court une large galerie ornée de tapisseries des Gobelins, où l'on arrive par un immense escalier de pierre à rampe en ébène, décoré de deux tableaux de Snyders, en dessous desquels s'étale une frise incrustée de splendides émaux de

9

Limoges. Le plafond de cet escalier exécuté par Godfroid, sous la direction d'Eugène Lamy, semble un gigantesque plat de faïence Henri II.

Un couloir partant du palier de l'escalier et aux murs couverts de bas-reliefs antiques ou de la Renaissance, dessert d'un côté, la galerie du *hall*, de l'autre les appartements supérieurs. Là se trouve le grand salon de style Louis XVI, précédé d'une pièce, où, pour mieux dire, d'une sorte de salle des gardes, tapissée de cuirs à personnages du XVIe siècle, représentant le *Triomphe de Mardochée*. Du salon, vous pénétrez, d'un côté, dans une galerie extérieure à colonnade décorée de fresques et de bustes, de l'autre dans la salle à manger de gala. Tous ces appartements sont remplis de fleurs et d'arbustes rares tirés des serres du domaine, et l'une de ses curiosités.

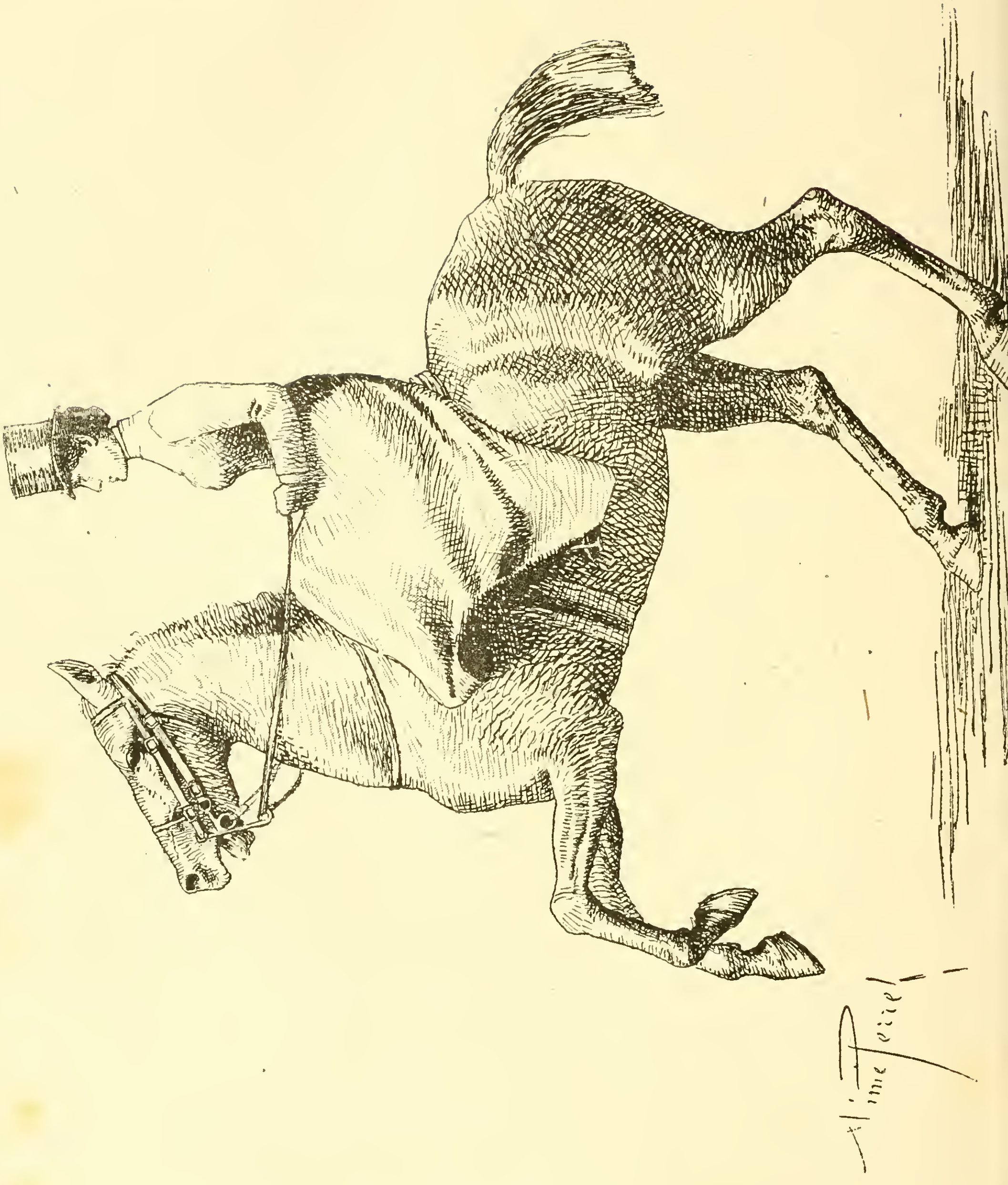
L'été, c'est à Trouville que la baronne de Rothschild plante sa tente pour s'y retrouver avec ses amies la princesse de Sagan, la marquise de Gallifet, la duchesse de la Trémoille, la baronne de Poilly et *tutte quante*. Et puis, sur les côtes normandes elle retrouve les courses de chevaux, spectacle qui la passionne et dont elle ne se lasse pas. Avec son allure juvénile, on ne se douterait guère que la

baronne a déjà ses deux filles mariées; l'une à son cousin de Vienne; l'autre, Mlle Béatrice, véritable image de sa mère, à M. Michel Ephrussi. C'est une des jeunes *beauties* les plus accomplies de la haute société française.

Très simple dans sa toilette — preuve de goût étant donné le coffre où elle pourrait puiser, — la baronne semble témoigner qu'elle n'a pas besoin des ressources de sa couturière pour triompher partout. Son visage lui suffit. Aussi, lord Palmerston, qui s'y connaissait, disait-il qu'on avait vu les trois merveilles de l'Angleterre lorsqu'on y avait rencontré la baronne de Rothschild, à cheval, sous un arbre : les femmes, les arbres, les chevaux, constituant les trois grands sujets d'orgueil de la Grande-Bretagne.



LA COMTESSE PILLET-WILL





LA COMTESSE PILLET-WILL

La comtesse Pillet-Will qui est la fille de M. Briatte, conseiller référendaire à la Cour des comptes, n'est pas seulement une mondaine à outrance qu'on voit dans toutes les fêtes de la société parisienne ou aux mardis du Français, c'est encore une sportswoman intrépide dont les exploits sportiques sont connus de tout le monde.

Quoique la comtesse Pillet-Will soit habile à suivre une chasse ou ordonner l'attaque d'un ragot, je préfère vous la présenter comme femme de cheval. Elle avait cependant crâne allure le jour où je l'ai

rencontrée au Fond-d'Argent poursuivant de toute la vitesse de son alezan le sanglier à son tiers an, qu'on était allé cherché sur le rapport de Charlemagne au *Carrefour-au-Chevreuil.*

Je la vois mieux galopant son superbe bai brun dans l'allée des Poteaux qu'au milieu de ce vautrait, dont le comte Pillet-Will, son mari, est le chef d'équipage. C'est pour cela que je la crayonne comme femme de cheval. Et puis, je peux mieux voir comment elle comprend le cheval et si elle possède cette finesse et cette distinction que je crois indispensable pour être une amazone accomplie.

C'est vers dix heures du matin ordinairement que la comtesse arrive au Bois. Elle est toujours accompagnée de son mari et de quelques amis rencontrés sur la route. Quel que soit le cheval qu'elle monte, elle le conduit avec aisance, et il est impossible de ne pas la remarquer. Le costume de cheval va très bien, du reste, à son allure décidée, et personne ne sait mieux qu'elle se servir d'un cheval pour son plaisir et sa distraction. Il y a en elle une finesse, un sentiment innés qui font qu'elle monte réellement à cheval. Son travail est aisé et elle a une manière de faire qui lui est propre et qui n'appartient à personne.

La comtesse Pillet-Will n'est pas seulement une

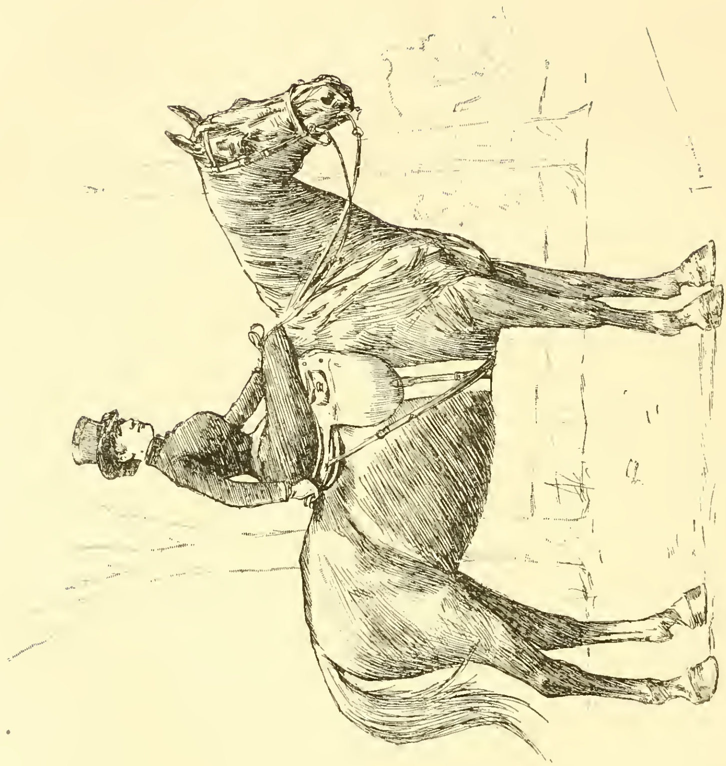
sportswoman hors ligne, c'est encore une collectionneuse émérite qui possède, sans contredit, les plus beaux bibelots du monde, qu'elle sait dénicher, du reste, avec une habileté sans pareille.

Tous ceux qui ont fréquenté chez elle ou qui ont visité son bel hôtel de la place Moncey, ont admiré les merveilleux costumes Louis XV qui font partie de cette collection unique dans son genre.

Au château d'Offémont, où elle réside l'été, se trouve une galerie de peinture qui comprend presque tous les chefs-d'œuvres de l'art ancien et moderne. C'est dans cette demeure qui a conservé un aspect féodal que la comtesse offre à ses amis une hospitalité princière ; c'est là qu'ont lieu pendant la saison des chasses les fêtes fastueuses rappelant le souvenir des hautaines fiertés d'autrefois.

Le comte Pillet-Will a relevé pour son vautrait le vert impérial : le gilet et la jaquette sont en drap uni, la culotte verte et les guêtres de cuir ; la toque est verte, galonnée de vénerie. Pendant la saison des chasses, c'est à Offémont que réside cette sportswoman, dont le fusil est aussi renommé que celui de la comtesse de Paris.

Offemont, l'ancien château de la Brinvilliers, a été admirablement restauré et presque refait par le





MADAME BISCHOFFSHEIM

Chaque matin, au Bois, quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente ou qu'il neige, l'on voit passer, légère et fuyante comme celle de la légende, la silhouette d'une toute gracieuse amazone. Pas très grande, mais adorablement faite, le teint éclatant, les yeux noirs et veloutés, une masse de cheveux sombres noués sur la nuque à l'américaine, très correcte en son amazone collante de drap noir qui montre

sa taille élégante; le chapeau fixé au front et immobile, quelle que soit la vitesse, Mme Bischoffsheim est la personnification de la «femme de sport». Elle monte comme Élisa, et la coupe de son habit de cheval égale en correction savante les amazones de l'Impératrice Élisabeth, qui ont acquis une réputation européenne. Cela est d'une sobriété absolue et cela souligne les moindres détails, fait valoir la grâce harmonieuse et, mieux que les parures les plus fanfreluchées, atteste la beauté modelée, pour ainsi dire, dans un maillot sombre.

Toute petite, elle monte de préférence un très grand cheval : sans doute par amour de la vitesse ou des contrastes. Et, chose étrange! M. Bischoffsheim, qui accompagne presque toujours sa jeune femme, affectionne un tout petit poney dont les jambes menues s'agitent fiévreusement, ayant bien de la peine à suivre son compagnon géant.

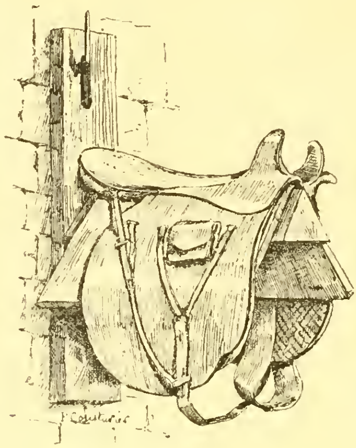
Mme Bischoffsheim est une nerveuse, mais comme elle est Américaine, ses nerfs n'ont point la fragilité des nerfs parisiens. Loin d'être une délicate et une sensitive, c'est une infatigable. Car ses promenades matinales ne l'empêchent point de suivre toutes les fêtes, de sortir presque chaque soir : au théâtre quand elle n'est point en soirée; de faire chaque

après-midi de longues marches, courant les fournisseurs, visitant les petites amies, se montrant aux *Acacias*, et bien souvent, lorsque le temps n'est pas trop mauvais, se faisant suivre par sa voiture plutôt que de s'y enfermer.

Habile à tous les exercices du corps, elle danse comme une Allemande et elle patine comme un Orleyan. Et comme elle est heureuse quand l'hiver se fait dur et que les petits lacs congelés du Bois font étinceler sous le soleil pâle de janvier leur surface unie et brillante! Mais cela est rare désormais : nous n'avons plus d'hiver. Les traîneaux se remisent sous leur housse de laine et les patins coquets dorment au fond des armoires, oubliés et démodés.

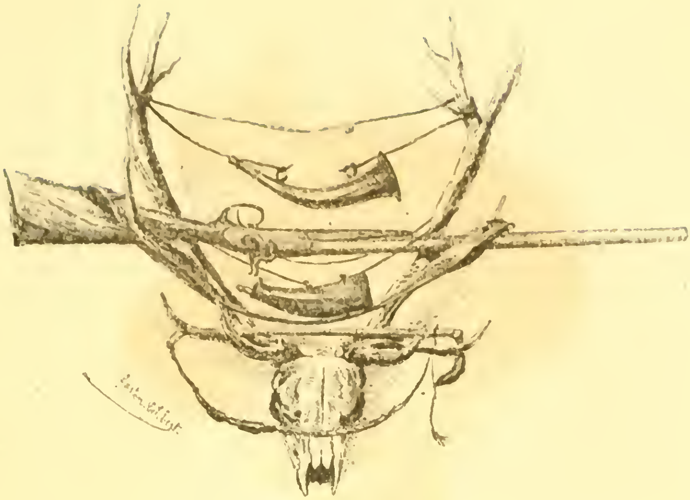
Mme Bischoffsheim possède, aux Champs-Élysées, un superbe hôtel, qui est une merveille de goût artistique et de grâce coquette. Sacrifiant ce qu'il faut au chiffonnage moderne, l'aimable femme l'a cependant empli de toutes les richesses de ce dix-huitième siècle, qui est celui des chefs-d'œuvre. Meubles adorables en leur rococo harmonieux, tapisseries féeriques et tableaux de maîtres trouvent leur place dans cette série d'appartements coquets, tout pleins de bibelots, bondés de jolies choses, où chaque détail décèle la femme et l'artiste.

Le portrait de la maîtresse de maison, peint par Bonnat, resplendit dans l'un des salons, retraçant fidèlement la grâce du modèle, éclatant et doux en son coloris harmonieux, en ses lignes parfaites.



LA VICOMTESSE DE GREFFULHE





LA VICOMTESSE DE GREFFULHE

La vicomtesse de Greffulhe pousse si loin la haine de la banalité, qu'elle arriverait vite à l'excentricité, si sa nature de parfaite grande dame ne l'arrêtait au bord du précipice, et ne la maintenait dans les limites d'une originalité gracieuse et artistique.

Ainsi, en ce qui concerne ses robes, ses chapeaux et les moindres de ses ajustements, elle dédaigne les conseils de « M. L'heureux » et de Worth, elle va étudier les portraits du Louvre et de Versailles, et elle dessine ensuite à la modiste et au couturier, la

coiffure ou la robe qu'elle a choisie, d'après celle des modèles des grands peintres. Ce que de telles inspirations pourrait avoir d'un peu étrange est corrigé par la distinction exquise avec laquelle elle porte la plus simple coiffure ou le plus bruyant colifichet. Au reste, elle pourrait être affublée, si c'était son plaisir : sa beauté souveraine, ses aristocratiques façons empêcheraient qu'on s'y méprît, elle serait quand même une femme adorable, elle resterait encore une grande mondaine.

La toilette — considérée au point de vue artistique — tient tant de place dans la vie de la vicomtesse qu'elle a eu l'idée de faire de ses costumes les plus réussis, le sujet d'autant d'aquarelles, qui formeront un album unique. Les toilettes du matin et celles du soir, les costumes de chasse, de bains, les déguisements, tout y trouvera place, à condition que ce soit hors pair. Nos arrière-neveux, s'ils sont admis à feuilleter cet album sans pareil, feront plus d'un rêve, de ceux auxquels nous nous abandonnons en face des portraits des dames d'antan. Espérons que l'une des pages de l'album perpétuera, pour les générations futures, le costume *Duchesse de Bourgogne*, sous lequel la vicomtesse apparut rayonnante à un bal travesti de la princesse de

Sagan. Vous la rappelez-vous, gravissant avec sa jeune majesté, le célèbre escalier de l'hôtel? Cent personnes, du haut de la galerie, la regardaient ainsi monter. Un négrillon — à la comtesse de Montesquieu — la suivait, ombrageant d'un parasol sa tête de duchesse de Bourgogne ressuscitée, mais mille fois plus belle que celle de la salle des Gardes de la Reine, à Versailles. — Il faut aussi la voir, dans cet album, sous le croissant de diamants de la Diane antique, comme le jour où elle éblouit tous ceux qui l'entouraient des rayons de ses yeux, encore plus que de l'étincellement de son attribut divin. Vous en souvient-il? Ce n'était pas la Diane sauvage des forêts, c'était une Diane comme il en figurait dans les ballets du grand siècle, altière, assurément, mais plus femme que la chasseresse grecque.

Mais il est temps de la dépeindre : Elle est svelte, blanche, idéale. Elle est l'apparition réalisée des rêves de la vingtième année. Elle est aussi le type aristocratique par excellence, la femme de sang bleu. Sans savoir le nom de cette fille de la maison de Chimay, on sent, à la voir passer, qu'elle a toujours été entourée de respect, de richesse et d'amour. Ses grands yeux noirs, dans lesquels on lit, en un heu-

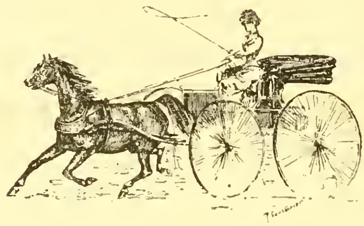
reux mélange, la fierté de la femme chaste et la tendresse de la femme exquise, ses grands yeux disent, avec leur regard profond, qu'elle est un être privilégié, devant lequel il faut s'incliner. Et l'on s'incline, je vous jure : on la trouve belle à mourir pour elle, mais sans oser le lui avouer. Tel est ce respect qu'elle fait éprouver, qu'on la traite comme les reines. Sa démarche est, naturellement, un peu hautaine, mais elle marche sur les fleurs sans les courber, comme les déesses de la fable, et l'on ne se lasse pas d'écouter le rhythme de son pas cadencé.

Elle a un juste et haut renom de pureté. Puisque son amie a choisi, pour emblème familier, l'hermine des blasons, il faut lui donner, à elle, des lis ou la licorne blanche, fabuleuse et héraldique du moyen âge, laquelle symbolisait aussi la pureté; car jamais quoiqu'elle marche environnée d'un nuage formé d'encens, d'admiration, d'amour et d'adulation, elle n'a été effleurée par une parole calomnieuse. On lui a adressé un reproche pourtant. On la trouve un peu indépendante, on dit qu'elle a un certain mépris de l'étiquette. Ne croyez pas, cependant qu'elle ait jamais manqué sérieusement de politesse ou de convenance. Mais, chez sa belle-mère, aux récep-

tions si suivies du dimanche, elle se laisse accaparer par ses amies, qui prétendent ne pas la céder aux nombreux jaloux qu'ils font. Et alors on l'accuse de partialité. Ce léger travers d'exclusivisme, cette liberté d'allures valurent des ennemis à une autre femme charmante qui vivait au dix-huitième siècle. Nous voulons parler de la comtesse d'Egmont, de cette fille du duc de Richelieu, qui avançait sur son époque épicurienne, de cette septimanie, chère à la sévère marquise de Créquy, et avec laquelle Mme de Greffulhe n'est pas sans ressemblance.

On peut aussi comparer la jeune vicomtesse à la *mimosa*, elle en a l'aspect frêle et délicat. Comme cette plante, dont les rameaux semblent ailés, elle est une sensitive, qu'un rien froisse ou inquiète. Nerveuse et vibrante, c'est une âme d'artiste : la musique la passionne et elle est fort adonnée à l'aquarelle, dont elle a formé une très belle collection. Avec cela, trop mondaine pour n'être pas sportswoman. Elle aime le grand air et le mouvement par-dessus tout. Chaque année, quand vient la saison de la chasse aux *grouses*, elle va s'installer en Écosse, dans un vieux manoir féodal, et elle y donne une hospitalité magnifique à ses amis préférés.

Le poétique pays d'Ossïan et de Walter Scott exerce une véritable séduction sur elle. Comme la reine Victoria, elle raffole des sites sauvages, grandioses, mélancoliques des Highlands, et ne se consolerait pas s'il lui fallait renoncer au séjour qu'elle y fait tous les ans.



LA DUCHESSE DE CAMPOSELICE





LA DUCHESSE DE CAMPOSELICE

Être en selle, tel est le plaisir, mais le vrai plaisir de la duchesse de Camposelice. Cette horsewoman accomplie, dont l'ardeur, le courage et l'entrain, *accross country*, ont fait l'admiration de tout le monde sportif, est une écuyère très habile, qu'il est impossible de ne pas trouver charmante lorsqu'elle paraît à cheval. Il y a en elle une finesse, un sentiment, une distinction qui en font le type idéal de l'amazone élégante, de l'amazone réalisant le type de l'école française. A cheval elle est souple, gracieuse et correcte, et c'est plaisir de la voir travailler en haute école

dans le manège que le duc a fait construire dans son superbe hôtel de l'avenue Kléber.

La duchesse, qui est considérée par le monde du sport comme une individualité transcendante, a monté ses écuries sur un pied fastueux; l'utilité et le luxe y sont réunis sous leur forme la meilleure. La duchesse de Camposelice est, comme je l'ai déjà dit, d'une crânerie et d'une intrépidité sans pareilles. Son grand bonheur est de faire franchir à son cheval des obstacles énormes : aussi, lorsqu'elle est en excursion, elle a une préférence marquée pour les terrains coupés de grands obstacles naturels. Sa résistance à la fatigue est telle, que dans une chasse on est toujours sûr, quelle que soit la difficulté du parcours, la vitesse du train, la sévérité de la chasse, de la voir la première à la prise.

Comme l'Impératrice d'Autriche, la duchesse ne laisse à personne le soin de dresser ses chevaux. Son cheval favori est Roméo. C'est un trois quarts sang. Léger dans son ensemble, mais puissant dans son arrière-main, Roméo exécute un travail merveilleux. C'est plaisir pour les amateurs de voir avec quelle facilité la duchesse manie ce bai brun irascible et nerveux.

Roméo exécute tous les airs de manège. Rien

n'y manque, et son travail est d'une finesse et d'une harmonie remarquables. On ne peut se lasser de le regarder lorsque la duchesse lui fait exécuter *le pas et le saut*.

Au dedans comme au dehors, la duchesse de Camposelice monte le premier cheval venu, et lorsque vous la rencontrez dans une des allées cavalières du Bois, la première chose qui vous frappe, c'est la souplesse avec laquelle elle monte à cheval. On sent que l'amazone est dans sa selle. Le cheval est parfaitement équilibré; il obéit, on le voit, à des effets de l'art, et le mouvement est obtenu sans effort de part et d'autre.

Maintenant que je vous ai parlé de la sportswoman, laissez-moi vous parler de la mondaine. Vous la connaissez tous pour l'avoir rencontrée à l'Opéra, au Français, où la duchesse a sa loge; au Salon, au concours hippique, partout enfin où se rencontre le beau monde. Son nom figure dans toutes les œuvres de charité, et dernièrement encore elle envoyait un chèque de dix mille francs pour l'œuvre d'Ischia.

Quoique étrangère, la duchesse est une de nos plus élégantes parisiennes. Elle est fort jolie femme. Elle a le col allongé, harmonieux, la démarche

onduleuse et cadencée de la race slave. Est-il de plus grands yeux, est-il une carnation plus blanche et plus délicate ? je l'ignore ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il est difficile de rencontrer ailleurs une femme ayant plus de charmes et s'habillant mieux que la duchesse, qui sait mener de front la vie mondaine, où elle brille au premier rang, et la vie sportive et charitable.



LA COMTESSE DE SAINT-ROMAN



LA COMTESSE DE SAINT-ROMAN

Au premier rang des amazones qu'on rencontre chaque matin dans les allées cavalières du Bois, figure la comtesse de Saint-Roman. La comtesse de Saint-Roman est, avec la baronne de Rothwillers, une des rares femmes ayant le sentiment du cheval. Sans être tout à fait jolie, il est impossible de ne pas trouver la comtesse charmante lorsqu'elle est à cheval. Il y a en elle une finesse, un sentiment, une élégance et une souplesse qui fait d'elle l'idéal de l'amazone élégante.

L'alezan qu'elle monte presque régulièrement est un cheval de pur sang, dont la comtesse obtient le travail le plus fin et le plus harmonieux. Aussi il faut la voir faire aux cavaliers qui la croisent les honneurs du Bois, en leur laissant le passage libre par une volte ou un changement de main, aussi facilement exécutés que le geste par lequel une maîtresse de maison indique un siège à un visiteur.

Américaine de naissance, la comtesse de Saint-Roman est devenue française par son mariage. Fille d'un officier, elle a épousé un lieutenant de vaisseau qui compte, quoique ayant quitté fort jeune la flotte, de beaux et brillants états de service.

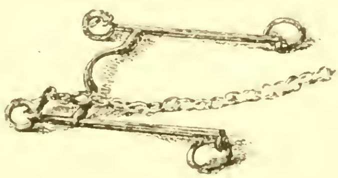
La comtesse, qui est une sportswoman de race, suit assidûment les chasses de Chantilly et du château de Bonnelles; toujours la première à l'hallali, elle ne quitte la selle que lorsque tous les hunters sont rentrés. Elle est douée d'une énergie remarquable; le fait suivant vous en donnera une idée : La comtesse de Saint-Roman, qui est née Slidell, avait à peine seize ans lorsqu'elle quitta l'Amérique. Elle accompagnait son père, qui s'était distingué, comme officier supérieur, dans l'armée des États du Sud, lorsqu'un navire des États du Nord se mit à sa poursuite, et l'ayant atteint, voulut l'arrêter. Au

moment où l'officier qui commandait le navire voulut porter la main sur son père, Mlle Slidell le souffleta.

J'ai parlé de la sportswoman, de la jeune fille, et voilà que j'oublie la femme, dont l'allure décidée mérite cependant quelques mots. La comtesse est de ce blond châtain où se logent des rayons d'or qui viennent souligner la blancheur laiteuse de la peau. La lèvre est vive, alerte et rouge comme du minium. Le buste est délicieusement modelé, ses épaules de neige et ses bras merveilleux.

Elle adore le grand air, et tous les ans elle passe la saison des chasses dans son château de Gouvieux.

Elle s'établit là, offrant à ses amis une hospitalité princière. Lorsqu'elle vient à Paris, c'est pour aller à l'Opéra où elle a sa loge, ou aux concerts Colonne dont elle est la plus fidèle habituée.



LA MARQUISE

HERVEY DE SAINT-DENIS



LA MARQUISE

HERVEY DE SAINT-DENIS

Un peintre très distingué et, chose un peu singulière, de l'école réaliste. Cette excellente élève de Cot a exposé *Un portrait de vieille femme* et *Un marchand de marrons*, d'une vérité saisissante. On peut s'étonner qu'une jeune femme, d'une si rare élégance, ait choisi des modèles plus pittoresques que poétiques ; mais c'est que l'artiste et la femme du monde se dédoublent très bien chez Mme Hervey de Saint-

Denis, et c'est merveille. Pourtant, ce qu'elle a fait de mieux, sa plus belle œuvre, tiendrait plutôt du genre idéal ; c'est un portrait de blond séraphin, celui de la fille de son amie, la duchesse de Luynes. L'enfant, dont les yeux bleus parlent encore du ciel qu'elle a quitté, est comme couronnée d'un nimbe d'or, formé par la chevelure flottante qui encadre son visage souriant. Ce portrait retient longtemps, il a puissamment séduit les plus difficiles.

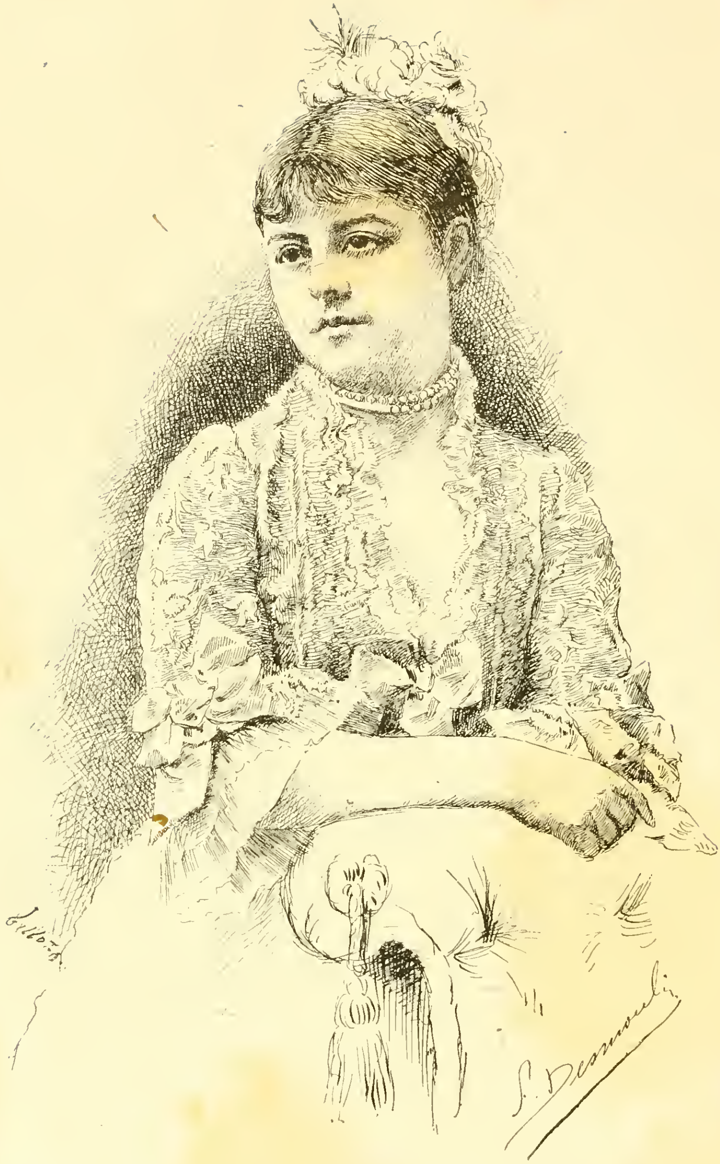
C'est dans l'atelier de Cot que la marquise et la duchesse ont commencé cette grande amitié qui les unit. Elles travaillent ensemble, soit chez le « maître » commun, soit dans la villa que la duchesse a achetée à Cannes. Quand « le démon de l'art » les saisit, les deux amies s'enferment, elles savent bien que c'est seulement dans la solitude et le silence que l'inspiration visite ses élus.

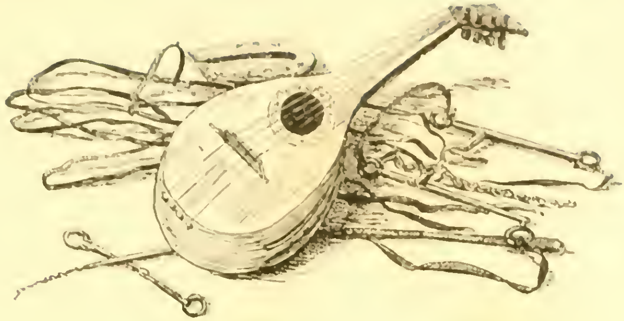
N'allez pas croire que le pinceau occupe exclusivement les loisirs de la marquise Hervey de Saint-Denis. Elle adore le monde..... heureusement pour lui. Elle est la dernière lassée au cotillon. Quand elle valse, avec sa grâce d'autrichienne, tous les couples s'arrêtent instinctivement pour la regarder.

Le père de cette jeune grande dame fut ministre

du duc de Parme. Elle est Autrichienne — Viennoise — nous l'avons dit ; est-ce pour cette raison qu'elle a voué un culte à la mémoire de Marie-Antoinette? Il est vrai que la reine infortunée a, ainsi, beaucoup de *fidèles* qu'elle n'aura pas connues, auxquelles elle sert de modèle, qui essayent de ressusciter son type fier et adorable, de faire revivre ses goûts, jusqu'aux modes et aux usages de sa cour. Parmi les plus ardentes émules de cette morte illustre, se distingue la marquise, dont le genre de beauté rappelle beaucoup celui de la malheureuse souveraine. C'est le même profil si fin, la même démarche royale, un peu altière, dans sa grâce même ; elle possède jusqu'à la lèvre dédaigneuse qui caractérise la maison d'Autriche. Comme Marie-Antoinette, Mme Hervey de Saint-Denis a les yeux bleus, pleins de flammes et de caresses ; comme ceux de la reine, ses cheveux font penser à « l'or flottant des moissons. » Elle les laisse aller en longues boucles, qui couvrent ses épaules ; rien de beau, comme cette parure. Le teint de la marquise est de ceux qui provoquaient les célèbres madrigaux au siècle dernier. En admirant cette délicate fraîcheur, quelqu'un a dit que la nature l'avait assurément composée, en pétrissant des églantines avec du lait. Rien ne peut

LA COMTESSE POTOCKA





LA COMTESSE POTOCKA

Si un graphologue avait sous les yeux une lettre écrite par la comtesse Potocka, de cette grosse et grasse écriture qui ressemble à celle de Louis XIV, il ne manquerait pas de citer, pour la définir, la phrase de l'Attale de Corneille :

> . . . Le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande.

Et il aurait raison, car la comtesse est sans contredit une des femmes les plus bienfaisantes du Paris mondain. Personne mieux qu'elle ne sait

venir en aide à l'infortune qui lui est signalée. C'est en silence et sans bruit que la comtesse Potocka fait ses bonnes œuvres; elle a horreur qu'on s'occupe d'elle et de voir son nom imprimé dans les échos de Paris des journaux mondains, et je suis persuadé qu'elle sera très ennuyée de se voir portraicturer dans mes *Femmes de sport*. Mais comme je ne dirai pas tout le bien que je pense d'elle, j'ose espérer qu'elle me pardonnera cette indiscrétion. Et puis, comment ne pas accrocher dans cette galerie cette charmante femme que tous les habitués du Bois rencontrent chaque matin, lorsqu'elle n'est pas souffrante, galopant un superbe bai-brun que le monde hippique a admiré pour ses magnifiques actions au dernier concours du Palais de l'Industrie?

Très bien placée en selle et aussi gracieuse amazone que gracieuse femme, la comtesse Potocka est toujours accompagnée, lorsqu'elle vient au Bois, de son mari et suivie d'un petit groom, dont la tenue est des plus correctes. Elle monte avec beaucoup d'aisance, et son cheval, quoique très près du sang, fait tout ce qu'elle veut. C'est à force de travail et d'études que la comtesse Potocka est arrivée à être aujourd'hui de la force d'une écuyère de premier ordre. Par sa position en selle, l'amazone a, à la fois

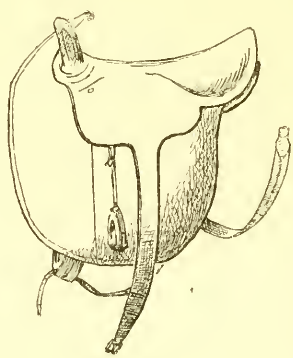
plus de solidité que le cavalier et moins de pouvoir sur son cheval : la solidité est due aux fourches de la selle qu'elle étreint entre ses jambes. Si elle est à peu près indécrochable, elle n'a qu'une seule jambe pour faire obéir son cheval, tandis qu'il n'en est pas de même du cavalier. Aussi, la cravache joue-t-elle un grand rôle dans l'équitation des femmes. Malheureusement, beaucoup d'entre elles ne savent pas s'en servir et la tiennent, comme les Anglais, la mèche en l'air.

La comtesse Potocka tient toujours la sienne dans la direction du flanc de son cheval, de manière à être toujours prête à remplacer du côté droit la jambe droite du cavalier. C'est grâce à ces moyens que la comtesse peut se donner le plaisir de monter des chevaux ardents, nerveux et qu'elle leur fait faire tout ce qu'un cavalier *fait faire à son cheval*.

C'est à la première heure que la comtesse, qui a horreur du monde, fait sa promenade au Bois, lorsqu'elle monte à cheval. Elle est rentrée chez elle depuis longtemps déjà lorsqu'arrive le fameux escadron *de dix heures du matin*. Maintenant on voit encore la comtesse tous les soirs, vers quatre heures, dans un grand landau, promenant bourgeoisement sa mère et sa sœur dans l'allée des Acacias. Artiste.

aimant les arts, vous la voyez le dimanche parcourant les salles du Louvre en compagnie d'un vieil artiste dont les cheveux sont aussi blancs que les siens sont noirs, admirant les diverses Écoles de peinture; et le soir, lorsqu'elle est seule, elle étudie son piano, qu'elle travaille tous les jours, en cachette, pour ne déranger personne, avec Mme Szarwady, sa maîtresse.

La comtesse, qui est née princesse Pignatelli, est italienne. Elle est fort jolie, avec ses cheveux noirs, glacés de reflets bleus et ses deux grands yeux noirs qui donnent à sa physionomie un peu rêveuse, une expression de tendresse indéfinie; la peau est ambrée et le buste délicieusement modelé. C'est en un mot une beauté parfaite qui eût obtenu, sans conteste, le prix au temps du berger Pâris.



LA MARQUISE D'ALTA-VILLA





LA MARQUISE D'ALTA-VILLA

Bon nombre de sportswomen ont, depuis quelques années, la passion de la chasse à tir qui, tout en étant un des sports les plus émouvants, n'en est pas moins un des plus pénibles et des plus fatigants. La chose curieuse, c'est l'intrépidité que certaines d'entre elles déploient dans la poursuite d'un gibier : rien ne les arrête et à la fin de la journée, elles sont souvent aussi vaillantes qu'au début. Au nombre de celles-là figurent la comtesse de Paris, la comtesse de Carné, la vicomtesse de Gualy, la comtesse de

Guibert, Mlle de la Puente, la marquise d'Alta-Villa, etc.

C'est cette dernière, avec laquelle j'ai chassé plusieurs fois l'hiver dernier, dont je vais m'occuper. La marquise d'Alta-Villa est certainement l'une des individualités les plus remarquables de notre époque. Nul ne s'inspire d'un esprit de bienfaisance plus soutenu, sa bonté est presque proverbiale. La marquise, qui a occupé pendant longtemps les fonctions de dame d'honneur auprès de la reine Isabelle, est trop connue du monde parisien pour avoir à citer les nombreux services qu'elle a rendus à ses compatriotes.

La marquise qui vit assez retirée, quoique fort recherchée par la société parisienne, consacre tout son temps aux bonnes œuvres. Elle a un esprit aussi supérieur que son visage est correct, l'expression de sa physionomie est fine et charmante et, quoique Madrilène, elle est blonde comme les premières feuilles, avec des yeux vifs et clairs. Son teint éblouissant est splendide le soir comme le jour, et je crois bien qu'il ne perdra jamais rien de son exquise fraîcheur. Belle comme la beauté, l'admiration qu'elle inspire se glace aux lèvres, dominée par le sentiment du respect. Vivant au milieu d'une cour

assez facile, la calomnie n'a pu effleurer le bord de sa robe.

La marquise chasse deux fois par semaine pendant toute la saison. Elle porte un costume de chasse des plus simples et des plus commodes, dans le genre de ceux que portent les femmes du Montenegro. Son tir est merveilleux, et que ce soit plume ou poil, elle envoie son coup de fusil avec une telle précision qu'elle n'a généralement pas besoin de le doubler. C'est à Savigny, dans la propriété que possède son mari, que la marquise se livre à son sport favori.

La marquise tire de préférence avec le petit plomb. Au bois, elle préfère le 8 et le 6 à tout. Je suis, du reste, un peu de son avis, car le gros plomb ricoche plus aisément et peut aller très loin blesser des traqueurs ou des tireurs. Je connais plus d'un propriétaire de bois qui rayerait de la liste de ses invités tout incorrigible partisan du n° 4. Comme on tire rarement au delà de 15 à 20 mètres, un lièvre peut être facilement roulé à cette distance avec du 6 si on met au droit.

C'est la théorie de tous les bons chasseurs. C'est celle du marquis, qui est un de nos meilleurs fusils, c'est celle de la marquise, dont les exploits cynégé-

tiques sont inscrits sur tous les livres de chasse de son mari. Les têtes des chevreuils, des daims et des sangliers qu'elle a abattus et qui tapissent les murs de la salle à manger du château de Savigny-sur-Orge, témoignent hautement que bon sang ne peut mentir et que la marquise est un fusil remarquable et digne d'être cité.







Si je n'avais pas été limité par la place, je n'aurais pas laissé de côté bon nombre de sportswomen, dont un jour je compte cependant esquisser les portraits. En attendant ce plaisir, je ne veux pas clore ce livre sans citer les noms des femmes de sport, dont j'aurais voulu parler.

Parmi celles-là figurent : la marquise de Cas-

tellane, la plus gracieuse des amazones, qui se fait un malin plaisir, au moment où chasse l'équipage de son mari, dont le bouton porte pour devise : *Hot spurs*, de promener sur les obstacles les plus durs le groupe toujours nombreux, au départ, de ses admirateurs enthousiastes, la baronne de Lestrange, Mme Touchard, Mlle Lejeune, la comtesse de Clermont-Tonnerre, la baronne de Gunzbourg, Mme Gabrielle Desfossés; la marquise de Louvencourt, la duchesse d'Albuféra, la vicomtesse Ogier d'Ivry, qu'on rencontre l'hiver dans la belle forêt de Saint-Evrault, chassant avec l'équipage du marquis de Chambray, le premier veneur de l'Orne, Mme et Mlle de Breuverie, la comtesse de Lauzon, la marquise de Meyronnet, la comtesse du Manoir, Mme Auguste Poinsignon, la baronne Paul Levasseur, la comtesse de Jousselin, Mme Ch. d'Availles, la baronne de Beauchamps, une amazone remarquable, qui conduit à quatre à rendre jaloux le plus habile et le plus intrépide cocher de la cité, Mme A. de Sonis, qu'on voit toujours la première à l'hallali, Mme de la Haye-Jousselin, Mlle Ephrussi, Mlle de Brettes-Thurin, la baronne de Noirmont, Mme de Cougny, qui possède le beau parc de Savigny en Poitou, la vicomtesse de Montreuil, la comtesse de Pourtalès, la mar-

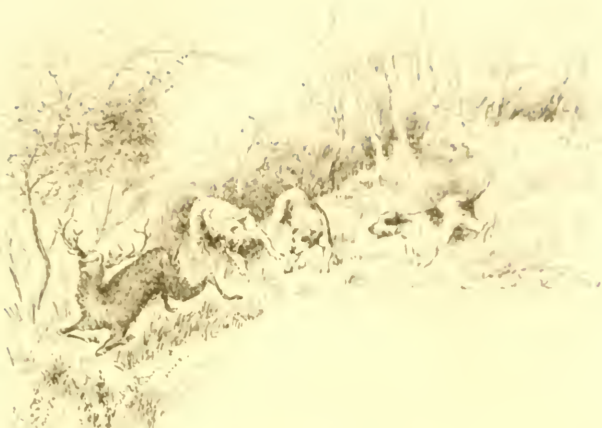
quise de Belbeuf, la marquise de Guadalmina, la baronne Gustave de Rothschild, Mme Johnston, la maréchale et Mlle Canrobert, la vicomtesse des Garets, Mlle d'Halloy, Mme E. Recipon, Mme Benoist Champy, la baronne de Crauze, la comtesse de Maulmont, la princesse Carraciolo, la princesse Poniatowska, la baronne d'Erlanger, la comtesse du Châtelet Mme Bodson, Mme Stevens, la princesse Radziwill, la princesse de Croy, la vicomtesse de Gironde, la comtesse de Saint-Félix, la princesse de Léon, la comtesse de Lévis, la marquise de Massa, la duchesse d'Avaray, la princesse de Brancovan, la vicomtesse de la Blotterie, la baronne de Cambières, la baronne Gustave de Rothschild, la générale du Barrail, la marquise de Boisgelin, la baronne de Boissieux, la comtesse de Carné, la baronne de Jesaint, etc.





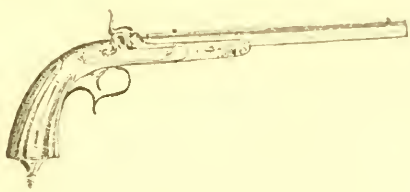


TABLE DES NOMS



Illustrations de

Comte de Clermont-Gallerande.
P. Cousturier.
C. Delort.
F. Desmoulin.
Gaston Gelibert.
Jeanniot.
P. Jazet.
E. de Liphart.
Paul Merwart.
E. Mesplès.
Aimé Perret.
G. Rochegrosse.
G. Saint-Pierre.



PARIS. — IMP. C. MARPON ET E. FLAMMARION, RUE RACINE, 26.